Ami du Clergé du 22 mai 1952

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Plans d'instructions dominicales. — **XX.** Solennité de la Fête-Dieu : Le Pain de vie, 189.
Mois de Marie de Notre-Dame de Fatima. — C) Message du Cœur Immaculé de Marie : **XXIII.** Les Saints Cœurs de Jésus et de Marie, 190. — **XXIV.** La dévotion au Cœur Immaculé de Marie, 191. — **XXV.** Le Cœur Immaculé de Marie, 192. — **XXVI.** L'Amour, 194. — **XXVII.** La Réparation, 195. — **XXVIII.** La Consécration, 197. — **XXIX.** La fête du Cœur Immaculé, 199. — **XXX.** Les premiers samedis, 200. — **XXXI.** Notre-Dame de Fatima, 202.

PLANS D'INSTRUCTIONS DOMINICALES

XX
Solennité de la Fête-Dieu

Sur l'Evangile (Jean, VI, 56-59)

LE PAIN DE VIE

Les solennités de ce jour, grandioses ou modestes, requièrent une intelligence plus grande de l'Eucharistie. L'évangile de la Fête-Dieu, qui rapporte l'enseignement de Jésus, doit être attentivement médité : le Sauveur nous y explique la plus merveilleuse « invention » de son amour pour nous. Car « il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux que l'on aime » (Jo., XV, 13). Surtout lorsque, par là, on les fait vivre de sa propre vie, et à plus forte raison lorsque, en même temps, on reste réellement présent au milieu d'eux. Telle est la sainte Eucharistie.

I. — *Une véritable nourriture*

a) Ma chair est une *vraie nourriture* et mon sang *un vrai breuvage* ».

Le Christ le dit ; il est Dieu ; il scelle ses paroles du témoignage de ses miracles, notamment la multiplication réitérée des pains et la transmutation du vin (Jo., II et VI) et de son sang ; il dit vrai ; il faut le croire.

b) Mais, ne sommes-nous pas tentés de poser, comme les Juifs, la question : « *Comment* cet homme peut-il nous donner sa chair à manger ? » (Jo., VI, 52). Question insoluble si le Christ n'est que cet homme, visible, identique en nature et en personnalité à tous les hommes ; il ne peut être question d'anthropophagie. Faudra-t-il, alors, atténuer la portée des affirmations du Maître, et penser, comme les protestants, qu'il a voulu dire, à la dernière Cène : « Ce pain représente mon corps, ce vin représente mon sang » ?

Non : ceci *est* son corps, ce calice *contient réellement* son sang ; et, avec le corps et le sang, Jésus tout entier, l'Homme-Dieu, le Fils de Dieu qui fut fils de Marie.

c) Mais Jésus a voulu cette présence réelle et actuelle non pour être passivement abrité dans nos tabernacles, recevant (ou non) les « visites » des paroissiens : ni même pour que le Saint-Sacrement soit solennellement honoré en ses grands triomphes annuels, régionaux ou internationaux. Il a institué l'Eucharistie pour que ce sacrement nous nourrisse. Aussi insiste-t-il : mon corps est vraiment *une nourriture*, mon sang vraiment *un breuvage*. S'il a choisi ce mode de présence sous les apparences sensibles du pain et du vin (plutôt que d'ung globe lumineux ou d'un corps humain ou tout autre apparence imaginable) c'est pour mieux nous faire admettre qu'il veut nous nourrir.

d) On ne laisse pas pourrir des aliments vitaux ; *on ne doit pas laisser sans la prendre la nourriture eucharistique.* Aussi N.-S. demande-t-il avec insistance que les chrétiens se nourrissent de l'Eucharistie ; et cela fréquemment, rappela le Bx pape Pie X, et dès l'âge de raison. Il n'y a pas de meilleur hommage à rendre à Jésus dans son Eucharistie.

II. — *Une nourriture vivifiante et unifiante*

a) « Celui qui me mange *vivra par moi* » : et « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous » (V. 53). Cette vie, c'est l'absence du péché, la présence de la grâce de Dieu en nous, qui est une participation de la nature divine (II Pet., I, 4) ; or cette nature de Dieu, le Christ la possède ; elle est sa vie ; c'est cette vie qu'il nous donne.

Moralement, il est impossible de résister seul aux sollicitations du mal profondément enraciné en nous et attrayant. Il faut l'aide de Dieu, efficacement apportée en notre vie morale par le Christ lui-même dans l'Eucharistie. Sans ce sacrement, tout homme perd très vite la vie surnaturelle. Il est dans l'Eglise un membre mort, une branche morte qui doit être jetée au feu.

b) « Celui qui mange ma chair et boit mon sang *demeure en moi et moi en lui* » : une fois admise la présence effective du Christ en celui qui le « mange » sacramentellement, il est facile d'admettre que se réalise cette étroite union : l'un dans l'autre. « Ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ qui vit en moi ».

Ne pas y chercher une présence mesurable ou sensible. Bien nous garder d'une fausse piété sentimentale. Mais, dans la foi, croire en cette présence, et en vivre. Oui ; il valait mieux pour les disciples et pour nous que le Christ quitte la terre et n'y soit plus visiblement présent (Jo., XVI, 7). Car il peut nous être, depuis la Cène, le Calvaire et Pâques, mieux présent. Il n'est plus « parmi » nous comme avec les Apôtres ; il n'est pas à côté de nous sur la route de notre vie, comme avec les disciples sur le chemin d'Emmaüs ; mais il est *en nous* et nous en lui ; de même qu'il fut plus intimement proche des deux disciples, quand il disparut à leurs yeux, mais fut présent en eux par la communion eucharistique qui a dû suivre cette « fraction du pain », instant et signe auquel ils reconnurent enfin le Maître (Luc, XXIV, 30-31).

c) Autre conséquence (dont l'évangile de ce jour ne parle pas directement, mais qui est inéluctable) : tous les chrétiens nourris du même Sauveur, et présents en lui, se retrouvent entre eux dans une étroite *communion* dont aucune société amicale ne peut donner une idée approchante. S. Paul le rappelle : « La coupe de bénédiction que nous bénissons n'est-elle pas communion au sang du Christ ? Le pain que nous rompons n'est-il pas communion au corps du Christ ? Puisqu'il n'y a qu'un seul pain, nous ne faisons tous qu'un seul corps, car nous avons tous part à ce pain unique » (I Cor., X, 16-17). Combien il faudrait approfondir cette conséquence si importante de cette communion avec le Christ, qui nous met en étroite communauté avec ceux qui, lointains ou proches, amis ou ennemis, se nourrissent à la même table sanctifiante !

III. — *Une nourriture du ciel*

a) « Tel est le pain descendu du ciel » ; pain « super-substantiel », comme l'écrivent certaines versions, peut-être authentiques, de la demande du *Pater*.

Pain surnaturel, don de Dieu. « Pain des Anges », chantons-nous dans la liturgie. Disons : pain donné par Dieu, nourriture mystérieuse, mais bel et bien destinée aux hommes, même misérables et spirituellement besogneux ; ce pain de si haute origine n'est pas une récompense mais un adjuvant, un remède autant qu'une nourriture. Donne-t-on des drogues aux bien portants ? Nourrit-on les rassasiés ?

b) Jadis les Hébreux errant dans le désert, pendant des années, avant d'entrer en Terre Promise, recevaient chaque matin, comme un cadeau de Dieu, la manne qui les nourrissait. Nous sommes comme les Hébreux, en marche vers la seule vraie patrie, le royaume du ciel ; nos années terrestres sont un long passage, comme au désert. Dieu nous donne semblablement une nourriture pour cette route : en somme, *l'Eucharistie nous est chaque jour un « viatique ».* Mais « cette nourriture n'est pas comme celle qu'ont mangée nos pères... et ils sont morts ; celui qui mange ce pain vivra éternellement ». Plusieurs fois, avec une insistance voulue, N.-S. a affirmé cette valeur inouïe du pain qu'il donne : « Je suis ce pain vivant descendu du ciel ; si quelqu'un mange de ce pain il vivra éternellement » (Jo., VI, 48, 51, 58...).

c) Comment cela ? — Le Christ est la résurrection et la vie (Jo., XI, 25) ; celui qui croit en lui, et surtout celui qui y croit au point de le recevoir dans cette manducation qu'il nous offre, celui-là vivra éternellement : il a en effet en lui la vie même ; cette vie est « si active » en Jésus qu'il a pu sortir vivant du tombeau. L'Eucharistie dépose ainsi en l'âme du fidèle *un ferment nouveau de résurrection* (cf. I Cor., V, 7).

« La volonté de Celui qui m'a envoyé, c'est que je ne perde rien de ce qu'il m'a donné ; mais que je le ressuscite au dernier jour. Car la volonté de mon Père c'est que quiconque voit le Fils et croit en lui ait la vie éternelle ; et moi je le ressusciterai au dernier jour » (Jo., VI, 39-40).

* *

L'Eucharistie augmente directement en nous les trois vertus théologales, structure de la vie de l'âme chrétienne : ainsi pourrait-on résumer les leçons de cet évangile : 1) « *mysterium fidei* », dit le prêtre en consacrant le sang du Seigneur (paroles qui étaient jadis prononcées par le diacre annonçant aux fidèles cette consécration). 2) « *mysterium caritatis* ». 3) « *mysterium spei* ».

En tout cas le meilleur hommage des fidèles à l'Eucharistie est qu'ils se trouvent dans les dispositions de S. Pierre et de la Samaritaine :

— « Seigneur, à qui irions-nous ; vous avez les paroles [et la nourriture] qui conduisent à la vie éternelle » (Jo., VI, 68). — « Seigneur, donne-moi ce breuvage, afin que ma soif soit apaisée » (Jo., IV, 15).

MOIS DE MARIE DE NOTRE-DAME DE FATIMA

C) Message du Cœur Immaculé de Marie

XXIII

Les Saints Cœurs de Jésus et de Marie

(suite)

II. — Union de leurs deux Cœurs

Cette œuvre de la Rédemption est, par-dessus tout, une œuvre d'amour. « ...Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais ait la vie éternelle. Car Dieu n'a pas envoyé le Fils dans le monde pour juger le monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui... Il n'y a pas de plus grand témoignage d'amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime... Il s'est fait obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix... » Et parce que, aux yeux de tous, le cœur de chair est le symbole vivant de l'amour, la rédemption est l'œuvre du Cœur de Jésus.

Et il faut dire la même chose de la corédemption du monde par Marie. Elle aurait pu faire sienne la parole de son Fils : « Il n'y a pas de plus grand témoignage d'amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime... » et y ajouter : « que de donner son enfant, de le sacrifier pour ceux qu'on aime ». Car le glaive a transpercé son âme; ce n'est pas une représentation fantaisiste que l'image du Cœur de Marie traversé du glaive ; Siméon l'a dit sous l'inspiration du Saint-Esprit et nous n'aurions pas eu besoin de ce témoignage d'en haut : les souffrances de l'enfant sont souffrances de la Mère. La souffrance est entrée dans la vie de Marie avec son Jésus ; ou mieux, elle a ouvert son cœur à la souffrance par son **fiat**, en acceptant de devenir la Mère d'un Fils qui serait en butte à la contradiction et cause de chute et de résurrection pour les hommes.

Nous remarquions, tout-à-l'heure, que l'Eglise célèbre les mystères de Jésus et de Marie par des fêtes similaires : Noël et la Nativité, la Passion et la Compassion, l'Ascension et l'Assomption. Ils sont, en effet, étroitement unis dans tous ces mystères de leur vie dont l'ensemble compose le mystère de la Rédemption. Leurs deux vies entrecroisées forment la trame de l'unique et même histoire de notre salut.

Mais il ne faudrait pas en rester, sur cette union du Rédempteur et de la Corédemptrice, à l'idée d'une union purement extérieure, par exemple d'une vie côte à côte du fils et de la mère, telle que l'exigeaient les rapports entre Jésus et Marie et telle qu'elle existe souvent dans les familles d'ici-bas. Cette union de Jésus et de Marie se noue dans les profondeurs de leurs mystères communs, c.-à-d. puisque c'est l'amour qui les explique en définitive, dans le même cœur à vouloir notre salut, à en accepter avec élan les conditions posées par le Père, à nous faire bénéficier des fruits de la Rédemption. Oui ! en N.-S. et en N.-D. même amour pour le Père. Amour qui inspire à Jésus ses accents de tendresse et de respect pour le Père, le Père Saint, le Père Juste, son Père et notre Père : « Vous n'avez qu'un Père qui est dans les cieux », et qui soulève chez Marie l'élan de son **Magnificat** : « Mon âme glorifie le Seigneur et mon esprit tressaille en Dieu mon salut » ; amour qui dicte à l'un et à l'autre la même obéissance : à Jésus le **fiat** de son agonie, à Marie le **fiat** de son Annonciation.

En N.-S. et en N.-D. même amour pour les hommes. L'amour de Jésus pour nous se manifeste à travers toute sa vie et les paroles de l'Evangile. Et pareillement toutes les interventions de la Ste Vierge, dans l'Evangile, sont des apparitions de bonté, pour nous faire le don de sa personne à l'Incarnation, pour accueillir les humbles et les Gentils à la crèche, pour nous donner son Jésus, à la Présentation, pour lui demander son premier miracle en notre faveur, à Cana, pour le sacrifier à nos intentions, au Calvaire, pour joindre la puissance de sa prière d'intercession à celle des apôtres, au Cénacle.

Il est si vrai qu'ils n'ont qu'un Cœur et qu'une Ame pour aimer le Père et nous aimer en lui, que S. Jean Eudes parlait habituellement, non au

pluriel, de la dévotion des Cœurs de Jésus et de Marie, mais au singulier du culte du « Cœur de Jésus et de Marie ». Le Cœur de Jésus et le Cœur de Marie ne faisaient, pour lui, qu'un seul cœur : un seul cœur dans l'unité d'amour, dans l'unité de conformité de volonté à la gloire du Père et au service des hommes.

* *

Nous sommes ici aux raisons suprêmes et solides de notre dévotion aux Saints Cœurs de Jésus et de Marie.

L'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni, et Dieu a uni indissolublement Jésus et Marie dans l'œuvre du salut du monde.

Sur son bûcher, Jeanne d'Arc s'écriera : « Jésus, Marie », comme elle avait porté ces deux noms inscrits sur son étendard, parce que Dieu a voulu associer la T. S. Vierge à notre salut par son Fils.

Dans ses lettres, Ste Marguerite-Marie terminera souvent par l'assurance de sa plus tendre affection « dans les sacrés Cœurs de Jésus et de Marie » qu'elle ne séparait pas dans sa piété.

Et dévotion au Cœur ou dévotion à leur personne, c'est toujours le même culte. Tout hommage aboutit en définitive à la personne. Mais que notre vénération s'adresse d'abord à leur cœur, symbole de leur amour pour nous, nous émeut davantage et nous rend plus vivement présent que le dernier mot de l'histoire de Dieu parmi nous c'est l'amour, et le dernier mot de notre retour à lui : l'amour. **Dilexit... Diliges.** « Il a aimé, tu aimeras ». C'est tout le dogme et c'est toute la loi.

XXIV

La dévotion au Cœur immaculé de Marie

Après ce que nous avons dit de la dévotion aux Saints Cœurs de Jésus et de Marie, nous pouvons voir ce qu'est le culte du Cœur immaculé de Marie, demandé par N.-D., à Fatima, pratiqué depuis des siècles dans l'Eglise, justifié par les motifs les plus solides de notre foi. Pourtant, si ces deux dévotions sont inséparables, elles restent néanmoins distinctes. Nous adorons le Cœur de Jésus, Fils de Dieu ; nous vénérons le Cœur de Marie, créature du bon Dieu.

> Ce n'est pas vous seul que j'adore,
> Cœur de mon Dieu, Cœur glorieux !
> Mais en vous adorant j'honore
> Le Cœur de la Reine des cieux.

Aussi pour mieux éclairer notre piété il sera bon de préciser la nature de cette dévotion au Cœur immaculé de Marie. Nous en trouvons la parfaite explication dans le décret du 4 mai 1944 qui instituait sa fête pour l'Eglise universelle : « Par ce culte, l'Eglise rend au Cœur immaculé de Marie l'honneur qui lui est dû, puisque sous le symbole de ce Cœur, elle vénère très dévotement l'éminente et singulière sainteté de la Mère de Dieu, mais surtout son très ardent amour envers Dieu et son Fils Jésus, ainsi que sa maternelle bonté envers les hommes rachetés du sang divin ».

Arrêtons-nous à ces paroles du Pape : **surtout son amour pour Dieu** et **son amour pour les hommes.**

I. — Son amour pour Dieu

A propos de la dévotion au Sacré-Cœur, le P. la Colombière, directeur de Ste Marguerite-Marie et intime de sa pensée, écrivait : « Les principales vertus qu'on prétend honorer en lui [le Sacré-Cœur] sont : premièrement un amour très ardent de Dieu son Père » [1].

Sans doute, dans la dévotion au Sacré-Cœur, nous avons en vue l'amour de Jésus pour les hommes : « Voici ce Cœur qui a tant aimé les hommes... ». Mais si le Christ nous a tant aimés, c'est dans l'ordre de la charité, tel qu'il l'a défini lui-même : aimer le prochain pour l'amour de Dieu. Si Jésus nous a tant aimés, ce n'est pas d'abord à cause de nous et du bien qu'il voulait nous assurer, c'est à cause de son amour pour son Père.

Ainsi on peut répéter de la dévotion au Cœur de Marie, la parole du P. la Colombière : « les principales vertus que l'on prétend honorer en lui sont : premièrement son très ardent amour pour Dieu... »

De ce très ardent amour de Marie pour Dieu, nous avons dans l'Evangile le témoignage à souhait, sans qu'il soit besoin d'en tirer la preuve de ce que l'Eglise appelle « son éminente et singulière sainteté. » Quel élan d'amour soulève et emporte toutes les strophes de son **Magnificat !** Tout y est : tendresse, respect, joie, reconnaissance, enthousiasme... « C'est la seule prière et le seul ouvrage que la Ste Vierge ait composé, ou plutôt que Jésus a fait en elle, car il parlait par sa bouche. C'est le plus grand sacrifice de louange que Dieu ait reçu par la loi de grâce. C'est d'un côté le plus humble et le plus reconnaissant et de l'autre le plus sublime et le plus relevé de tous les cantiques : il y a dans ce cantique des mystères si grands et si cachés que les anges en ignorent » [2].

Et cette exaltation et ce respect ne sont que la fleur de son amour pour Dieu. Cet amour se traduit par ses actes encore mieux que par ses paroles, dans son obéissance aux volontés et aux bons plaisirs de Dieu. Cette obéissance qui est, selon l'enseignement répété de N.-S., la marque authentique du véritable amour, qui le distingue de tant de contrefaçons sentimentales ou intéressées (Mat., VII, 21 ; Jo., XIV, 21-24).

C'est par son obéissance, par son **fiat**, qu'elle a été la nouvelle Eve, à l'Annonciation et dans le moindre détail de sa vie. Jésus lui-même en a rendu témoignage : « Bienheureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent... » Magnifique éloge de l'acquiescement de sa Mère à toutes les volontés de Dieu, que l'Eglise reprend si souvent à l'évangile des fêtes de la Ste Vierge ! Et l'ardent amour de Marie envers Dieu se double de son ardent amour pour son Fils Jésus. Car elle a eu ce privilège que le même était et son Dieu et son Fils. En son Fils, elle a donc pu aimer Dieu avec son cœur de chair d'un amour humain et sensible, comme personne ne l'a aimé.

Et comme cela aussi apparait manifeste à tant de détails de l'Evangile, qui nous parle pourtant si discrètement d'elle. Quelle tendresse maternelle révèle cette notation de S. Luc : « elle mit au monde son fils premier-né, l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche » (II, 7) ! Quel émoi maternel trahissent ses paroles à son Jésus retrouvé dans le Temple : « Mon Fils, pourquoi avez-vous agi ainsi avec nous ? Voilà que votre père et moi nous vous cherchions tout affligés ! » (Luc, II, 48). Quel dévouement maternel affirme sa présence au pied de la croix, alors que tous ses apôtres, sauf S. Jean, se sont enfuis ! Et nous sa-

[1] *Œuvres complètes*, Grenoble, 1901, t. VI, p. 124.
[2] S. L.-M. Grignion de Montfort, *Traité*, n° 255.

vons par S. Luc qu'elle ne vivait que par et pour son Jésus : « Marie conservait avec soin toutes ces choses, les méditant dans son cœur » (II, 19, 51).

Marie, « Mère du bel amour », est vraiment la bien nommée.

II. — Son amour pour les hommes

Si elle aime Dieu ainsi, nous savons déjà qu'elle nous aime, car « le second commandement est semblable au premier ». Ce second découle du premier. Mais pour exprimer cet amour, l'Eglise se sert d'une expression à retenir. Avec le très ardent amour de Marie envers Dieu et son Fils Jésus, nous vénérons sous le symbole de son Cœur, « sa maternelle bonté envers les hommes rachetés du sang divin ».

Cela nous invite à penser surtout aux maternelles bontés dont la T. S. Vierge a fait preuve pour l'humanité, à travers son histoire, depuis qu'elle a été rachetée par le sang de Jésus.

De cette maternelle bonté l'Evangile déjà porte témoignage. Marie accepte cette maternité adoptive, dont Jésus l'investit au pied de la croix ; elle commence de l'exercer, par sa présence au milieu des apôtres au Cénacle ; elle la poursuit, tout le reste de sa vie terrestre, surtout par son intimité avec S. Jean et aussi, sans doute, avec S. Luc. Et même nous pouvons dire qu'elle avait partagé, antérieurement à la Passion, toutes les tendresses de son Jésus pour les petits, pour les humbles, pour les pécheurs : « Il a renversé de leur trône les potentats, et il a élevé les petits ; il a comblé de bien les affamés, et les riches, il les a renvoyés les mains vides ; il a pris soin d'Israël son serviteur, se ressouvenant de sa miséricorde ». Ainsi chantait son **Magnificat,** qui nous livrait son âme.

Mais les paroles dont se sert l'Eglise nous demandent de nous souvenir surtout des innombrables faveurs, grâces et miracles de la T. S. Vierge pour les hommes. Cette maternelle bonté est inscrite dans les noms secourables, miséricordieux, charitables que nous lui avons donnés et dont quelques-uns sont insérés dans les litanies : Salut des infirmes, Refuge des pécheurs, Consolatrice des affligés, Secours des chrétiens... Elle est inscrite dans ses multiples sanctuaires à travers le monde et dans les ex-voto qui recouvrent les murs... Elle est inscrite dans cette croyance et cette confiance qui nous fait dire « qu'on n'a jamais recours à elle, sans être exaucé ».

Le plus grand et le plus authentique témoignage de cette maternelle bonté envers les hommes rachetés, c'est bien la croyance commune de l'Eglise à la Médiation universelle de Marie, au moins comme trésorière et distributrice de toutes les grâces de la Rédemption. Encore que les Souverains Pontifes donnent à la Ste Vierge le titre de Corédemptrice, de savants et pieux théologiens hésitent à interpréter ce mot dans toute sa rigueur, parce qu'elle a été elle-même rachetée, quoique d'une façon supérieure, par la préservation de la tache originelle « en vue des mérites du Christ ». Tous, du moins, sont unanimes à penser et à enseigner que la Vierge est Médiatrice universelle, celle qui obtient aux âmes les grâces actuelles de tout ordre et particulièrement aux pécheurs les grâces de conversion ; celle sans qui aucune de ces grâces n'est accordée aux hommes.

Oui, très spécialement les grâces de conversion. Elle est la « Mère de miséricorde ». Les saints répètent à l'envi ce qu'enseigne Gerson : « Marie règne sur la moitié du royaume de Dieu, s'il est permis de parler ainsi, conformément au type d'Esther et d'Assuérus » [3]. Que voulez-vous, avait demandé Assuérus à Esther ? Quand bien même vous me demanderiez la moitié de mon royaume, elle vous serait donnée.

Elle a été donnée à Marie. Le Christ-Roi s'est réservé l'exercice de sa puissance et de sa justice ; il a laissé à la Reine, assise à sa droite les fonctions de sa miséricorde. C'est pour cela que l'Eglise l'appelle le « Refuge des pécheurs ». Et à Fatima, c'est surtout pour la conversion des pécheurs que la Vierge a recommandé la dévotion à son Cœur immaculé : « Vous venez de voir l'enfer où vont finir les âmes des pécheurs. C'est pour les sauver que le Seigneur veut établir dans le monde la dévotion à mon Cœur immaculé ». N'est-ce pas le mouvement premier du Cœur de la Mère de plaider toujours l'indulgence, le pardon, l'oubli pour l'enfant coupable ?

* *

Lacordaire a dit, dans l'éloquence de son temps : « S'il me fallait dresser des autels à quelque chose d'humain, j'aimerais mieux adorer la poussière du cœur que celle du génie. » Combien cela est vrai surtout du Cœur de la Mère ! Le cœur d'une mère est le meilleur d'elle-même et la réalisation la plus parfaite de l'amour désintéressé, total, inlassable. L'amour s'identifie avec l'idée de mère : une mère qui n'aimerait pas ses enfants serait un être dénaturé.

S'il est donc quelqu'un que nous pouvons honorer dans le symbole de son cœur, c'est assurément la T. S. Vierge, notre Mère. Je ne m'étonne pas que S. Jean Eudes ait commencé par le culte du Cœur de Marie, avant d'en venir au culte du Sacré-Cœur. Marie est un cœur, parce que c'est une Mère. Aussi, voyez-vous comme l'amour filial que nous devons à la T. S. Vierge s'exprime bien dans la dévotion à son Cœur immaculé. Par là nous vénérons le sentiment, le plus profond et le plus manifeste à la fois, que la Ste Vierge nourrit pour nous et qu'elle puise d'abord en son amour pour Dieu. Toute mère, mais d'abord notre Mère du ciel, reprendrait la parole que le B. Henri Suzo imagine de N.-S. : « J'aurais voulu, à la place de tous mes membres n'en avoir qu'un seul, le plus noble, le cœur... »

XXV

Le Cœur immaculé de Marie

La dévotion au Cœur immaculé de Marie honore surtout son très ardent amour envers Dieu et son Fils Jésus, ainsi que sa maternelle bonté envers les hommes. Surtout, mais non pas uniquement. Nous entendons aussi et d'abord honorer « l'éminente et singulière sainteté de l'âme de la Mère de Dieu ». Car notre culte à Dieu, à la Ste Vierge et aux saints va à toute leur personne, à toutes leurs perfections, à toute leur sainteté. Même s'ils ne nous avaient pas témoigné un spécial amour, nous devrions les honorer.

Méditons aujourd'hui sur cette **éminente** et **singulière** sainteté de l'âme de la Mère de Dieu, qui lui mérite notre culte. Nous comprendrons alors que notre dévotion au Cœur de Marie reste distinct de notre dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, la sainteté même, la sainteté substantielle, mais qu'elle est aussi bien au-dessus du culte que nous rendons aux saints. Surtout par là nous saurons pourquoi l'Eglise a choisi pour titre de cette dévotion celui de dévotion à son Cœur immaculé.

[3] *Traité IV°* sur le *Magnificat.*

I. — Sa sainteté éminente

La T. S. Vierge est la plus grande de toutes les saintes du paradis. Nous commençons de lui dire dans ses litanies « **Sainte Marie** ». Elle est pour nous la Sainte, la très Sainte, la toute Sainte.

Mais peut-être ne nous faisons-nous pas une idée assez haute de cette supériorité de la sainteté de Marie. Tout simplement, nous estimons que la Mère de Dieu devait être sainte plus qu'aucune autre créature. Nous pensons rarement à nous interroger davantage sur le sommet de sainteté qu'elle a pu atteindre, et surtout auquel elle a pu être élevée dès le tout commencement de son existence.

Or ce n'est pas seulement la sainteté de la Ste Vierge au terme de sa vie qui surpasse la sainteté des plus grands saints du paradis ; mais c'est la pensée commune dans l'Eglise que sa sainteté initiale, celle de son Immaculée Conception, l'emporte déjà sur celle du plus grand de tous les saints et du plus élevé de tous les anges. Bien plus, les grands serviteurs de Marie, S. L.-M. de Montfort, S. Alphonse, et beaucoup d'autres estiment que toute la sainteté réunie de tous les saints n'atteint pas la sainteté de Marie dès le premier instant de sa Conception. S. Grégoire le Grand applique à la T. S. Vierge les paroles du prophète Isaïe : « Il arrivera, à la fin des jours, que la montagne de la Maison de Dieu sera établie au sommet des montagnes et élevée au-dessus des collines (II, 2). Cette montagne, dit-il, peut représenter la Bienh. Marie toujours Vierge, Mère de Dieu. Elle fut la montagne au sommet des montagnes, parce que la hauteur de Marie resplendit au-dessus de tous les saints » [1].

Sur une parole un peu semblable d'un psaume : « Montagne de Dieu, montagne de Basan, montagne aux cimes élevées, montagne de Basan, pourquoi regardez-vous avec envie, montagnes élevées, la montagne que Dieu a voulu pour séjour ? » (Ps. 68, 16-17), S. L.-M. de Montfort parle comme S. Grégoire : « Qui est, Seigneur, Dieu de vérité, cette mystérieuse montagne dont vous nous dites tant de merveilles, sinon Marie, votre chère Epouse, dont vous avez mis les fondements sur la cime des plus hautes montagnes ? » [2]. Et sans images, S. Alphonse écrit : « Il est très probable aussi que cette grâce supérieure à celle de tous les saints et de tous les anges réunis ensemble, Marie la reçut à l'instant même de sa Conception Immaculée [3]. »

Cela nous semble assez justifié, quand on songe à l'amour de Dieu pour Marie, et qu'il la prépare à sa dignité de Mère de Dieu. La grâce que Dieu répand dans l'âme est à la mesure de son amour pour elle. Or, dès le premier instant de sa Conception, Marie est plus aimée de Dieu que toutes les autres créatures ensemble, comme dit Bossuet : « Dieu a toujours aimé Marie comme Mère ; il l'a considérée comme telle dès le premier moment qu'elle fut conçue. » Comment ne pas conclure alors que sa sainteté d'Immaculée l'emporte sur toutes les saintetés ensemble ?

Et pensons aussi que cette grâce initiale, celle de son Immaculée Conception, la prépare déjà de loin à sa maternité divine, afin qu'elle devienne selon le mot des saints et de la liturgie : « une digne Mère de Dieu, sa digne demeure ». Mais la sainteté réunie de tous les anges et de tous les saints ne constituera jamais une préparation adéquate, proportionnée à pareille élection. La T. S. Vierge elle-même ne pouvait mériter de devenir la Mère de Dieu.

Ces affirmations des saints ne peuvent nous étonner que parce que nous considérons les richesses de la grâce comme des richesses matérielles qu'on additionne. Erreur de notre imagination. La grâce sanctifiante est le principe de notre vie surnaturelle et il faut en juger comme de notre vie, de notre santé, de notre force physique : qui jouit d'une meilleure santé que tous les siens l'emporte en force sur eux tous. De toute façon, il doit nous apparaître mieux que la sainteté de l'âme de la Mère de Dieu est une sainteté suréminente. Déjà nous étonne la sainteté de ceux que l'Eglise place sur les autels. Celle de Marie les domine de toute l'ardeur de son amour.

II. — Sa sainteté singulière

Cette sainteté suréminente de Marie, est une sainteté singulière, unique. L'Eglise aime à lui décerner cette gloire : **Virgo singularis.** Et cela ajoute encore à sa suprématie.

Mais il n'y a et il n'y aura, parmi les pures créatures, qu'une Immaculée. La Ste Vierge peut se nommer ainsi à Bernadette : « Je suis l'Immaculée Conception », parce que c'est véritablement son nom. C'est son nom propre comme celui de Mère de Dieu. Elle est la seule dont l'âme ne fut jamais souillée du péché : « Il n'y a pas de tache en vous ». S. Jean-Baptiste le Précurseur, « le plus grand entre les hommes », a dit Jésus, a été sanctifié avant sa naissance. Mais, de sa conception à sa sanctification au sein de sa mère, son âme a porté la souillure de la tache d'origine.

Marie est la seule dont l'âme fut toujours resplendissante de la grâce de Dieu : **Tota pulchra es,** « Vous êtes toute belle ». **Ave, gratia plena,** lui dira Gabriel. Si Dieu avait révélé à ses anges le mystère de la Conception immaculée de Marie, ils auraient pu dès cet instant s'incliner vers elle et lui dire : « Nous vous saluons pleine de grâce. »

Elle est la seule dont l'âme n'a jamais connu la rébellion des sens. La concupiscence, qui est la suite du péché originel, n'a pas plus existé en elle que le péché lui-même. Elle a pu connaître la tentation, comme son divin Fils, mais seulement celle qui vient du démon, non des sens en révolte contre l'esprit ou de l'esprit en révolte contre la foi et l'amour.

Elle est la seule dont l'âme a été toujours enrichie de toutes les vertus et de tous les dons du St-Esprit. Ces vertus et ces dons se sont encore perfectionnés tout le cours de son existence. Mais la grâce de Dieu ne va jamais sans ces vertus ni ces dons et dès le premier instant elle fut pleine de grâce.

Elle est la seule dont l'âme n'a jamais appartenu au démon. Par son Immaculée Conception, elle a remporté sur lui une victoire totale. Seule avec son Fils elle peut dire que Satan n'a en elle aucune part.

Elle est unique en tout : par sa prédestination de Mère de Dieu, par sa condition de Vierge Mère, par son Assomption glorieuse dans le ciel ; mais elle est unique d'abord dans sa sanctification que préparent ou que couronnent tous ses autres privilèges. Elle est à part, elle est unique, elle est singulière dans l'immense multitude et l'infinie variété de la sainteté créée ; elle est le diamant au milieu de tant de perles ; elle est le lis au milieu des épines.

---

[1] *Sur les Livres des Rois*, I, chap. 1.
[2] Prière demandant à Dieu des missionnaires.
[3] *Gloires de Marie*, II, p. 2.

Il faut entendre sur cette sainteté hors-pair de la T. S. Vierge, des saints qui l'ont aimée comme S. L.-M. de Montfort. Ils ont des mots et des trouvailles que seul a pu leur inspirer ce don suprême de l'Esprit-Saint qui est le don de sagesse, et qui donne de connaître et de chanter ces merveilles comme si elles leur étaient toutes naturelles. « Marie est l'excellent chef-d'œuvre du Très-Haut, dont il s'est réservé la connaissance et la possession... C'est le grand et divin monde de Dieu, où il y a des beautés et des trésors ineffables. C'est la magnificence du Très-Haut, où il a caché, comme en son sein, son Fils unique et, en lui, tout ce qu'il y a de plus excellent et de plus précieux » (Traité nos 5, 6).

A cause de cela l'Eglise honore Marie d'un culte différent de celui des autres saints, le culte d'hyperdulie. C'est le scandale de certaines Eglises dissidentes, par exemple des protestants, qui nous accusent de mariolâtrie, c.-à-d. de rendre à la Ste Vierge un culte qui n'est dû qu'à Dieu. Ils n'ont pas compris cette transcendance de la sainteté de Marie ; pour eux elle n'est qu'un degré de plus peut-être de la sainteté du bienheureux qui vient immédiatement après elle dans la hiérarchie des saints ; pour nous autres, elle est dès le commencement la plénitude de grâce dont est capable une pure créature, **gratia plena ;** elle est un monde à part dans le monde. surnaturel ; elle est la « Vierge unique ».

* *

L'éminente et singulière sainteté de l'âme de la Mère de Dieu est la conséquence immédiate de son Immaculée Conception. Comme de leur source première, tous les privilèges et toutes les grâces de Marie découlent de sa Maternité divine ; mais c'est par son Immaculée Conception que la Vierge reçoit directement sa sainteté éminente. Aussi pour nommer le Cœur de Marie, entre tous les titres que lui ont donné les saints, qui l'ont appelé l'admirable Cœur de Marie, le saint Cœur de Marie, le Cœur miséricordieux de Marie ; de préférence même au titre qu'elle avait approuvé pour sa fête célébrée jusqu'alors, dans certaines congrégations et certains diocèses, sous le vocable du « Très pur » Cœur de Marie, maintenant qu'elle a universalisé officiellement cette fête, l'Eglise a choisi, pour mieux déterminer sa sainteté, de le nommer le Cœur immaculé de Marie.

Cœur immaculé de Marie, symbole parfait d'une sainteté parfaite dans sa plénitude, dans son étendue.

Et en même temps, pour nous qui l'honorons, — le culte est d'imitation et d'hommage, — invitation à une entière sanctification par la conformité des sentiments de notre cœur aux sentiments du Cœur de notre Mère.

XXVI

L'Amour

La dévotion au Cœur immaculé de Marie, c'est la dévotion à son amour dans le symbole de son Cœur. Alors, il est évident que le premier mouvement qu'elle doit susciter en nous, c'est l'amour. Il y a beaucoup d'autres pratiques de la dévotion au Cœur de Marie, et nous en dirons quelques-unes, spécialement celles que N.-D. de Fatima a demandées : la consécration, les premiers samedis. Mais la pratique essentielle, le fond de cette dévotion, l'âme de tout le reste, comme dans la dévotion au Sacré-Cœur, c'est l'amour de Marie qui tant nous aime.

Il ne s'agit pas d'un vague sentiment d'affection pour cette bénie entre les femmes et qui est notre Mère. Il s'agit d'un amour vrai, authentique, profond, qui se manifeste dans notre comportement à son endroit, tel que le définit saint Jean : « Mes petits enfants, n'aimons pas de parole ni de langue, mais en action et en vérité » (I Jo., III, 18). Et c'est le même S. Jean qui nous enseigne en quoi consiste cet amour actif et véritable, en rapportant les paroles de Jésus : « Qui a mes commandements et les observe, c'est celui-là qui m'aime. »

Amour de volonté, amour d'obéissance, voilà en quoi consiste surtout, plus qu'en toute pratique extérieure qui n'est que l'expression de cet amour, la vraie dévotion au Cœur immaculé de Marie.

I. — Amour de volonté

Il a fallu les révélations de Paray-le-Monial pour mieux faire comprendre au monde que Jésus, N.-S., notre Maître, un jour notre Juge, est avant tout amour, qu'il est un Cœur, qu'il est le Sacré-Cœur.

Avions-nous besoin de pareilles révélations, pour sentir que la T. S. Vierge est elle aussi avant tout un cœur ? Si nous ne la connaissions que comme Mère de Dieu ? Cette maternité divine fait d'elle évidemment la créature la plus aimable, au sens où nous employons ce mot dans l'acte de charité, c.-à-d. la créature la plus digne d'être aimée, à cause de cette prédestination même de Mère de Dieu et de toutes les perfections qu'elle suppose. Pourtant ce titre et ces grandeurs ne nous révèlent pas immédiatement son amour pour nous.

Mais nous savons que cette Mère de Dieu est aussi notre Mère. Peut-être même est-ce dans cette attirance de notre maman du ciel que nous avons d'abord tout petits appris à l'aimer : nous l'avons connue comme notre mère, avant de la connaître comme Mère de Jésus. Et depuis, même si nous ne pouvions nous rendre compte de toute la réalité et de toute l'étendue de sa maternité spirituelle à notre égard, nous restons avec cette croyance bien profonde qu'elle est pour nous la Mère. Et la Mère c'est l'amour, c'est la tendresse, c'est le dévouement. Ce nom éveille tout de suite tous ces sentiments parce que nous en avons eu la révélation jour après jour dans la sollicitude pour nous de notre maman de la terre. Une mère, c'est un cœur. Aussi tout naturellement notre dévotion à Marie a revêtu quelque chose de plus tendre, de plus confiant, de plus affectueux que notre religion pour Jésus. Elle a été tout de suite un mouvement de notre cœur à son cœur. Il ne se pouvait pas que notre amour pour Marie ne fut d'abord un amour de sensibilité.

Mais nous devons comprendre qu'il doit devenir aussi et avant tout un amour de volonté. C'est de cet amour qu'elle nous a aimés et de cet amour que nous devons l'aimer. Qu'il reste toujours ou presque toujours imprégné d'affection sensible, c'est normal vu notre nature composée d'une âme et d'un corps et vu les relations de fils à la mère qui nous unissent à la T. S. Vierge ; mais sans l'amour de volonté ce ne serait plus que sentimentalité de surface, menacée de disparaître dès que s'atténuerait le goût de la dévotion. C'est en ce sens que S. L.-M. de Montfort donne justement comme base à la dévotion à Marie qu'elle soit intérieure. « Premièrement, la vraie dévotion à la Ste Vierge est intérieure, c.-à-d. qu'elle part de l'esprit et du cœur, elle vient de l'estime qu'on fait de la Ste Vierge, de la haute idée qu'on s'est formée de ses grandeurs, et de l'amour qu'on lui porte » (Traité, no 106).

Pour cela il faut méditer souvent ce qui est l'objet immédiat de la dévotion au Cœur de Marie : « sa maternelle bonté envers les hommes rachetés du sang divin. » Et cette maternelle bonté s'exerce à notre endroit par ces innombrables faveurs, grâces et miracles dont les hommes se savent redevables à la Ste Vierge. Mais elle s'exerce davantage et essentiellement dans l'application qu'elle fait à nos âmes des fruits de la rédemption, dans la distribution des grâces méritées par le sacrifice de Jésus : croyance commune qui a pour base solide sa coopération à l'acte rédempteur et ses fonctions de Mère de Jésus et de Mère des hommes. En un mot, c'est son rôle de Médiatrice universelle des grâces qui témoigne essentiellement et immédiatement de sa maternelle bonté envers les hommes.

Voilà donc ce qu'il convient de repasser souvent dans notre cœur pour que naisse, grandisse, se fortifie de plus en plus en nous cet amour de volonté qui est l'âme de la dévotion au Cœur immaculé. Qui a une fois entrevu, compris, senti qu'il dépend du dévouement de sa Mère du ciel pour sa vie surnaturelle plus encore qu'il ne dépend du dévouement de sa maman de la terre pour sa vie humaine, physique et morale, celui-là ne peut pas ne pas l'aimer profondément, pas plus qu'il ne peut ne pas aimer sa maman. Son amour n'est plus sujet aux fluctuations du sensible, puisqu'il réside dans l'âme. Il garde toute sa fraîcheur d'amour d'enfant ; mais il a la solidité d'un amour d'homme qui vient « de l'estime qu'on fait de la Ste Vierge », vraiment et pleinement notre Mère.

II. — Amour d'obéissance

Alors aussi il devient un amour d'obéissance à Marie, de recherche de ses bons plaisirs.

Ses volontés et ses bons plaisirs, Marie ne cesse de nous les répéter dans toutes ses apparitions et tout particulièrement dans celle de Fatima. Ce qu'elle veut, c'est que le monde cesse d'offenser son Jésus et de se condamner à l'enfer. « Il est nécessaire que les hommes s'amendent, dit-elle dans la dernière appariton qu'elle avait annoncée comme celle de son message, qu'ils n'offensent pas davantage Notre-Seigneur qu'ils n'ont déjà que trop offensé ! » S'amender et ne plus offenser N.-S., c'est revenir à l'observation de sa loi. Cela, elle nous l'a dit non seulement dans ces révélations privées, mais dans la révélation de l'Evangile. Elle nous l'a dit en paroles explicites, et par sa conduite, car, comme son Fils, elle a commencé par faire ce qu'elle nous a enseigné.

La scène des noces de Cana nous est familière. Or, quand il semble qu'elle a reçu un refus de son Jésus et que les serviteurs pourraient hésiter à suivre ses ordres, que dit-elle ? Elle commande une obéissance aveugle : « Tout ce qu'il vous dira, faites-le. » Au delà de ces serviteurs, c'est à nous tous que cette parole s'adresse : « Tout ce qu'il vous dira, faites-le. » Il pourra sembler que la loi de Dieu, ses volontés, c'est pour vous l'abdication de votre intérêt, de ce qui serait votre bonheur, de tout ce que vous avez de plus cher. Ne cédez pas à cette tentation ; il ne veut rien que par amour pour vous ; votre intérêt coïncide avec sa gloire...

Et mieux encore que par ses paroles, la T. S. Vierge nous apprit l'amour d'obéissance par son exemple. Regardons la scène de l'Annonciation. Aux bons plaisirs de Dieu sur elle, elle répond sans hésitation : « Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. » Acte d'amour, d'humilité, de sacrifice qui est si bien acte d'obéissance que tous les saints nous disent qu'elle nous a sauvés par son obéissance, comme Eve nous a perdus par sa désobéissance. Pourtant, cet amour d'obéissance n'était-ce pas pour Marie, le renoncement à tout ce qui pouvait lui assurer une vie tranquille à Nazareth ? N'était-ce pas l'acceptation de partager les souffrances du Sauveur avant de partager sa gloire ? Oui, c'était tout cela, mais c'était d'abord le commandement de l'amour, qui veut que nous n'aimions pas seulement de bouche mais aussi en fait.

Ainsi l'amour de volonté, qui constitue l'essentiel de la dévotion au Cœur de Marie, doit s'épanouir en amour d'obéissance. En ce sens, l'imitation du Cœur de Marie est une pratique intérieure de cette dévotion qui, elle-même, se rattache à l'amour.

Dans l'oraison de la fête du Cœur immaculé de Marie, nous prions « le Dieu tout-puissant et éternel... que célébrant dévotement cette fête nous puissions vivre selon son cœur ». Voilà bien la grâce définitive de la dévotion au Cœur immaculé de Marie : vivre selon le Cœur de Dieu, vivre selon sa loi. Car le tout de cette dévotion consiste à aimer Marie qui nous a tant aimés parce qu'elle a aimé très ardemment Dieu et son Fils Jésus, qui les a aimés en action et en vérité par son obéissance, par la conformité de sa volonté à la volonté de Dieu, par son attitude permanente : « Je suis la servante du Seigneur... »

* *

Il faut insister sur ces caractères du véritable amour, surtout quand on parle de la dévotion à la Ste Vierge et à son Cœur immaculé. Nous n'avons que trop tendance à en faire uniquement un amour de sensibilité pour la Mère, voire même l'assurance qui nous dispenserait de tout le reste ; ce que S. Augustin appelait déjà « l'hérésie de la miséricorde ».

Il n'empêche que la vraie dévotion à Marie est tendre, « c.-à-d. pleine de confiance en la T. S. Vierge, comme d'un enfant dans sa bonne mère. Elle fait qu'une âme recourt à elle en tous ses besoins de corps et d'esprit, avec beaucoup de simplicité, de confiance et de tendresse ; elle implore l'aide de sa bonne mère en tout temps, en tout lieu et en toute chose : dans ses doutes pour en être éclairée ; dans ses égarements pour être redressée ; dans ses tentations pour être soutenue ; dans ses faiblesses pour être fortifiée ; dans ses chutes pour être relevée ; dans ses découragements pour être encouragée ; dans ses scrupules pour en être délivrée ; dans ses croix, travaux et traverses de la vie pour être consolée. Enfin, en tous ses maux de corps et d'esprit, Marie est son recours ordinaire, sans crainte d'importuner cette bonne Mère et de déplaire à Jésus-Christ » [1].

C'est bien à cette confiance que nous invite N.-D. de Fatima puisqu'elle demande la dévotion à son Cœur immaculé.

XXVII

La Réparation

L'office du Sacré-Cœur en usage depuis 1929, donne une large place à une autre pratique de la dévotion : la réparation La collecte de la messe s'exprime ainsi : « O Dieu, qui, dans le Cœur de votre Fils blessé par nos péchés, daignez miséricordieusement nous enrichir d'infinis trésors d'amour, faites qu'en lui offrant les pieux homma-

[1] Saint L.-M. Grignion de Montfort, *Traité*, n° 107.

ges de notre dévotion, nous remplissions en même temps le devoir d'une digne satisfaction. » Ainsi amour et réparation sont présentés par la prière officielle de l'Eglise, qui est règle de notre foi (« lex orandi, lex credendi »), comme les deux grandes pratiques intérieures de la dévotion au Sacré-Cœur.

En est-il ainsi de la dévotion au Cœur immaculé de Marie ? Il est si normal de rapprocher ces deux dévotions qui s'éclairent mutuellement, qu'on pourrait répondre : oui. Et il est bien certain, encore que la liturgie de la fête mette moins l'accent sur le côté réparation, que c'est aussi, avec l'amour, l'élément dominant de cette dévotion.

Pourquoi ? — D'abord parce que, comme le Sacré-Cœur, **N.-D. de Fatima a demandé cette réparation.** Ensuite, parce que, la réparation **s'impose** à **notre amour** si l'être aimé souffre injustement.

I. — La Réparation : demande de N.-D. de Fatima

La réparation, pratique de la dévotion au Sacré-Cœur, ne date pas d'hier. Déjà le P. de Gallifet écrivait dans son Traité de la dévotion au Cœur divin (1726) : « La fin de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus-Christ c'est de réparer les injures que J.-C. a souffertes et qu'il souffre encore chaque jour dans le Sacrement de son amour. » Et avant lui, plus près encore des révélations de Paray, S. L.-M. de Montfort qui a laissé un long poème au Sacré-Cœur, a consacré toute la sixième partie à cette pratique :

La pratique la plus utile,
La plus glorieuse au Seigneur,
La plus conforme à l'Evangile
C'est de *réparer* son honneur.

En effet, le Sacré-Cœur avait progressivement orienté sa confidente et messagère, Ste Marguerite-Marie, vers une dévotion d'amour réparateur. Il se l'était d'abord attachée, embrasant son cœur au foyer de son Cœur (27-12-1673). Puis il lui avait signifié sa mission : faire connaître la dévotion à son Cœur qu'elle voyait « comme un trône de flamme, environné d'une couronne d'épines, surmonté d'une croix » (1673 ou 1674). Enfin, il avait précisé la forme d'amour réparateur, que devait prendre cette dévotion, à cause de l'ingratitude et de la méconnaissance des hommes (1674).

Quand se produisit (1675) l'apparition qu'on a appelée « la grande apparition parmi les grandes apparitions » qui demandait l'institution de la fête, N.-S. en marquait bien la note de réparation : « Je te demande que le premier vendredi d'après l'octave du Saint-Sacrement soit dédié à une fête particulière pour honorer mon Cœur, en communiant ce jour-là et en lui faisant réparation d'honneur par une amende honorable pour réparer les indignités qu'il a reçues pendant le temps qu'il a été exposé sur les autels. »

Parallèlement, nous voyons qu'à Fatima N.-D. demande, avec insistance, un culte réparateur au Cœur de Jésus et au Cœur de Marie.

C'était bien déjà la note dominante de la prière de l'ange :

« Très Sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, je vous adore profondément et vous offre le très précieux Corps, Sang, Ame et Divinité de N.-S. Jésus-Christ, présent en tous les tabernacles du monde, en réparation des outrages, des sacrifices et indifférences qui l'offensent. Par les mérites infinis de son Cœur sacré et par l'intercession du Cœur immaculé de Marie, je vous demande la conversion des pauvres pécheurs. »

Au cours des apparitions au Chêne vert, le même appel se fait entendre, et non seulement pour les injures au Cœur de Jésus, mais aussi pour les offenses au Cœur de Marie. N.-D. conseille aux enfants cette prière pour stimuler et surnaturaliser leurs sacrifices :

« O Jésus, c'est pour votre amour, pour la conversion des pécheurs et en réparation des offenses faites au Cœur immaculé de Marie (3e apparition).

Elle demande la communion réparatrice des premiers samedis du mois (3e app.). Elle déclare, dans son apparition suprême :

« Il est nécessaire que les hommes s'amendent, qu'ils demandent pardon pour leurs péchés » (6e appar.).

Ainsi, à Fatima comme à Paray, les âmes fidèles sont invitées à prendre part aux douleurs des Cœurs de Jésus et de Marie, à compenser pour la méconnaissance et l'ingratitude des pécheurs, à se sacrifier pour faire contrepoids lu péché du monde. Et c'est cela la réparation. Aussi bien le mot même est prononcé par la Ste Vierge comme il avait été prononcé par N.-S. à Paray.

Aussi ne faut-il pas s'étonner que les pratiques de dévotion à N.-D. de Fatima portent ce caractère de dévotion réparatrice. La sanctification du premier samedi, jour de Marie, comprend entre autres exercices : la communion réparatrice, l'amende honorable au Cœur immaculé de Marie, quelque sacrifice en esprit de réparation. Ainsi les dévots de Fatima veulent-ils répondre aux demandes de la Ste Vierge, afin que leur union aux douleurs du Cœur de Marie témoigne de leur véritable amour, et écarte de notre terre pécheresse les châtiments de la justice divine, dont nous aurions été depuis longtemps frappés sans son intercession.

II. — La réparation : conséquence de l'amour

Cette compassion témoigne d'un véritable amour. Une demande directe de la Vierge, à Fatima, n'était pas indispensable. Elle avait montré sa souffrance des péchés du monde en apparaissant sous l'image de N.-D. des Sept Douleurs ; cela devait suffire à émouvoir les âmes véritablement aimantes, car un amour véritable ne va pas sans la compensation aux souffrances de l'être aimé.

Sans la compassion du cœur !

Pourrions-nous voir souffrir notre mère sans en être bouleversés ? C'est par cette souffrance de la souffrance des autres que nous avons souvent la révélation de notre amour, ou du moins de la profondeur de notre amour. Tant il est vrai que la compassion, premier degré de la réparation, est conséquence nécessaire de l'amour. Aussi, à l'évocation des souffrances du Cœur de Marie pendant la Passion, l'Eglise ne fait-elle pas appel aux paroles du prophète pour attendrir nos cœurs : « O vous tous qui passez par le chemin, regardez et voyez s'il est une douleur comme ma douleur... A qui te comparer ? Qui trouver semblable à toi, fille de Sion ? Ta douleur est vaste comme la mer » ? Ne fait-elle pas sienne l'émotion du poète du **Stabat** : « Qui pourrait ne pas pleurer, en voyant la Mère de Jésus livrée à un tel supplice... Qui pourrait sans compatir contempler la Mère du Christ souffrant avec son Fils... Faites que je pleure avec amour, par amour et que je compatisse au Crucifié tant que durera ma vie. » Et ceux qui ont vu la Vierge en pleurs en restèrent bouleversés : « Pauvre Sainte Vierge, disait Jacinte mourante, elle me fait tant pitié, tant pitié ! »

Compassion du cœur, mais aussi compassion effective qui cherche à soulager l'être cher, dans sa douleur.

Pour en rester à l'émotion du cœur il faut qu'on ne puisse rien faire pour radoucir la souffrance. Tel est, hélas ! trop souvent, notre cas devant des maladies incurables. Mais le martyre du Cœur de notre Mère du ciel nous pouvons l'alléger. Comment cela ? En pratiquant, pour sa Compassion, ce que S. Paul dit de la Passion de Jésus : « J'accomplis dans ma chair, pour mon corps qui est l'Eglise, ce qui manque à la passion de Jésus. »

Le **Stabat** ne nous invite pas à une compassion platonique, puisqu'il poursuit : « O la plus noble des vierges, ne me soyez plus amère, faites qu'avec vous je pleure ! Que je porte la mort du Christ, que je me rappelle sa passion et me rappelle ses blessures ! Que je sois blessé des plaies, que je sois enivré de la Croix sainte et du sang de votre Fils. »

Les saints sont allés jusqu'à cet enivrement de la Croix de Jésus. Ils soupiraient après la souffrance comme nous soupirons après le bonheur. Pour eux la souffrance était de ne pas avoir à souffrir... A chacun sa vocation. Ce serait demander trop à certaines âmes que de se « réjouir, comme S. Paul, dans leurs tribulations ». Mais leur émotion devant l'image de N.-D. de Pitié serait bien superficielle si elles n'avaient au moins le courage de la résignation devant les épreuves inévitables de la vie, pour partager la douleur de leur Mère.

Telle est la réparation que demande N.-D. de Fatima, une réparation à la portée de tous, la prière et la pénitence : pénitence qui est acceptation des petits sacrifices de chaque jour pour l'expiation des péchés et la conversion des pécheurs.

On a remarqué que les trois voyants de Fatima après les apparitions, étaient plus attentifs à se corriger de leurs défauts, à supporter les ennuis que leur causait la malignité des camarades ou des voisins, à faire des petits sacrifices selon leur âge. Ils avaient compris que l'amour dont les prévenait la Ste Vierge méritait leur amour, et que cet amour n'allait pas sans participation à ses angoisses et à sa peine du péché. Ils sont pour nous les messagers de Notre-Dame, mais aussi des exemples.

N'aime pas, qui ne sait pas souffrir pour l'être aimé. L'amour est à la base du sacrifice. Voilà pourquoi la réparation est élément inséparable de la dévotion au Cœur immaculé de Marie dont le caractère essentiel est l'amour.

* *

Lucie a fait connaitre à ses supérieurs qu'elle a été, dans la suite, favorisée de révélations intimes.

C'est ainsi que, le 10 décembre 1925, la Sainte Vierge lui serait apparue avec l'Enfant-Jésus auprès d'elle. Marie lui montra, comme lors des apparitions à la Cova, son Cœur entouré d'épines. Et Jésus dit à la voyante en lui désignant le Cœur de sa Mère : « Ayez pitié de ce doux Cœur, martyrisé par l'ingratitude des hommes. » Et la Ste Vierge compléta l'invitation de Jésus en disant à la voyante : « Vois, ma fille, mon Cœur entouré d'épines dont les hommes ingrats le transpercent à tous moments, par leurs blasphèmes et ingratitudes. Toi, du moins, tache de me consoler et annonce de ma part, que je promets d'assister, au moment de la mort, avec les grâces nécessaires au salut, tous ceux qui, le premier samedi de cinq mois consécutifs, se confesseront, recevront la sainte communion, réciteront le chapelet et me tiendront compagnie pendant un quart d'heure en méditant les mystères du Rosaire, avec l'intention de me faire réparation. »

La Ste Vierge a voulu nous indiquer quelques moyens de réparation et nous rappeler ce devoir. Cette révélation intime est-elle réalité ou imagination de la pieuse voyante ? Que nous importe, puisque nous savons que nous ne pouvons aimer sans partager de cœur et de vie les souffrances de notre Mère.

XXVIII
La Consécration

Il y a analogie entre la dévotion au Sacré-Cœur et la dévotion au Cœur immaculé de Marie. Dans l'une et dans l'autre nous honorons, à travers le cœur de chair, symbole universel de l'amour, Notre-Seigneur et Notre-Dame, qui nous ont tant aimés et dont l'amour est partout si méconnu. Mais cet honneur que nous rendons à ces deux Cœurs n'est pas le même : nous adorons le Cœur de Jésus, Cœur du Fils de Dieu fait homme ; nous vénérons le Cœur de Marie, Cœur de créature, même élevée à sa dignité incomparable de Mère de Dieu.

Où ce parallélisme entre les deux dévotions est manifeste, c'est assurément dans cette pratique, si ardemment voulue par N.-D. de Fatima, de la Consécration du monde à son Cœur immaculé. Pie XII a voulu souligner ce rapprochement et cette convergence des deux consécrations : « De même qu'au Cœur de votre Fils Jésus, furent consacrés l'Eglise et le genre humain tout entier, afin que toutes leurs espérances étant placées en lui, il devînt pour eux signe et gage de victoire et de salut, ainsi et pour toujours, nous nous consacrons à vous, à votre Cœur immaculé... »

Rapprochant ces deux Consécrations nous saisirons mieux et le **sens** et la **portée** de la Consécration au Cœur immaculé de Marie.

I. — Sens de la Consécration

Léon XIII qui, en 1899, consacrait le genre humain au Sacré-Cœur indiquait nettement le sens de cette consécration : « En nous consacrant à lui, non seulement nous reconnaissons et nous acceptons son empire ouvertement et avec joie, mais encore nous témoignons en fait que, si ce que nous donnons nous appartenait, nous l'offririons de tout notre cœur... » Cette Consécration était la reconnaissance de la royauté de ce Cœur divin sur le monde, royauté de droit et de conquête, mais aussi royauté d'élection et de plébiscite, au moins de désir, de la part de son Eglise.

Cette signification s'est encore affirmée davantage avec l'institution de la fête du Christ-Roi (11 décembre 1925) par Pie IX. Jusqu'alors la Consécration au Cœur de Jésus se faisait en la fête du Sacré-Cœur ; Pie XI ordonnait de la renouveler désormais en la fête du Christ-Roi :

« Nous avons institué la fête du Christ-Roi... Ce faisant, nous n'avons pas seulement mis en lumière l'empire souverain que le Christ possède sur toutes choses, sur l'Etat, la famille et l'individu ; nous avons aussi fait entrevoir les joies de ce jour tant souhaité, où l'univers tout entier viendra lui-même de son plein gré, se soumettre à la très douce souveraineté du Christ-Roi. Pour cette raison, nous avons ordonné dès lors que chaque année, à l'occasion du jour fixé pour cette fête, cette consécration fût renouvelée, afin que les fruits en soient recueillis avec plus de certitude et d'abondance et afin que dans le Cœur du Roi des rois et du Seigneur des seigneurs tous les peuples s'unissent entre eux par les liens de la charité chrétienne et d'un accord pacifique. »

Reconnaissance publique de la royauté de Jésus ; appel à l'avènement de sa royauté librement voulue et plébiscitée sur la terre ; espoir des bienfaits de cette royauté effective, très spécialement d'un plus grand amour entre les hommes, né de leur même amour du Christ. Fête du Sacré-Cœur et fête du Christ-Roi ont toutes les deux leur raison d'être. Mais elles se compénètrent en ceci que la royauté du Christ est une « royauté d'amour et de paix ». Il ne règne et ne veut régner sur nous que par amour et pour y instaurer l'amour : l'amour fraternel des hommes dans leur commun Père et leur commun Sauveur.

Il nous sera plus facile, à cette lumière, de nous faire une idée juste de la Consécration du monde au Cœur immaculé de Marie. Pie XII a voulu faire, pour le Cœur de Marie, ce que Léon XIII avait fait pour le Cœur de Jésus. On a pu penser, à l'époque de cette Consécration, au milieu de la seconde guerre mondiale, en entendant les appels déchirants du Père commun des fidèles, que cette Consécration n'était qu'un S. O. S. de détresse jeté vers la Vierge secourable en pleine tempête. Est-ce que ce ne fut pas l'impression de beaucoup qui y virent plus une supplication qu'une Consécration ? Ne disait-elle pas : « ...A cette heure tragique pour l'humanité nous recourons avec confiance à votre Cœur immaculé... Laissez-vous toucher par tant de ruines matérielles et morales... O vous, Mère de miséricorde, obtenez-nous de Dieu la Paix !... »

Elle était cela. Elle l'était, mais parce qu'elle était aussi autre chose. Elle était, elle aussi, la reconnaissance de la royauté de Marie sur le monde et la prière pour l'avènement effectif de cette royauté. Elle disait en effet :

« Nous nous consacrons à (Votre Cœur immaculé) avec toute la Sainte Eglise, le Corps mystique de votre doux Jésus... ; que (l'Eglise et tout le genre humain) soient perpétuellement consacrés aussi à vous et à votre Cœur immaculé, ô notre Mère et Reine du Monde, afin que votre amour et votre patronage hâtent le triomphe du règne de Dieu et que toutes les générations humaines, pacifiées entre elles et avec Dieu, vous proclament bienheureuse et, avec vous, entonnent, d'un pôle du monde à l'autre, l'éternel *Magnificat* de gloire, d'amour, de reconnaissance au Sacré-Cœur de Jésus, dans lequel se trouvent la vérité, la vie et la Paix. »

C'est une vraie Consécration. Nous aurions tort de n'y voir qu'un cri d'alarme jeté en pleine détresse qui n'exigerait de nous, le danger passé, qu'un tribut de reconnaissance, quelque monument votif comme on a dressé ici ou là. C'est une véritable Consécration qui demande à être vécue.

II. — Portée de la Consécration

Consécration signifie reconnaissance affirmée et pratique de la royauté de Jésus et de Marie. La consécration au Sacré-Cœur est consécration du genre humain, celle au Cœur immaculé, consécration du monde. Elle est officielle, sociale et universelle. Nous devons toujours avoir présent à la pensée que Pie XII a consacré le monde au Cœur immaculé de Marie, comme Léon XIII l'avait fait pour le genre humain au Sacré-Cœur. Or la Consécration au Sacré-Cœur présentait ce caractère nouveau d'être officielle, ordonnée et prononcée par le Souverain Pontife lui-même. Jusqu'alors, et malgré les instances des évêques — une pétition signée par le R. P. Ramière, directeur de l'Apostolat de la Prière, avait été présentée au Pape — Pie IX n'avait pas cru devoir intervenir d'autorité. Il s'était contenté de faire composer une consécration par la Congrégation des Rites, d'exhorter les fidèles à la réciter, de laisser aux évêques le soin de la diffuser.

— La consécration de Léon XIII se distinguait encore de celle de Pie IX par son caractère social. Celle-ci portait : « Je me consacre,... je déclare,... je dépose... » Léon XIII parle au nom de la société ; famille, Eglise, genre humain et non plus d'un individu : « Soyez le Roi,... accordez à tous les peuples l'ordre et la paix... » — Enfin elle était universelle, consécration non seulement de l'Eglise, mais du genre humain tout entier, non seulement des catholiques mais des schismatiques et des infidèles. Sans doute, schismatiques et infidèles ne ressortissent pas de la juridiction de l'Eglise, mais ils relèvent de sa sollicitude. Et si les dissidents ne reconnaissent pas la royauté du Christ par son Eglise, et si les infidèles ignorent cette royauté, il n'en est pas moins vrai qu'ils appartiennent de droit à N.-S. qui ne veut qu'un seul troupeau et qu'un seul pasteur, et qui est venu pour sauver tous les hommes.

Tel est bien aussi le triple caractère de la consécration au Cœur immaculé de Marie : 1° officielle, prononcée par Pie XII en personne ; 2° sociale : « Nous recourons avec confiance à votre Cœur immaculé, nous nous consacrons à lui avec toute la Sainte Eglise » ; 3° universelle : « Nous nous consacrons à lui, en union avec le monde entier... Couvrez aussi de votre protection les infidèles... Aux peuples séparés par l'erreur ou par la discorde... donnez la paix et reconduisez-les à l'unique bercail du Christ,... ô notre Mère et Reine du monde... »

Ainsi « la consécration du genre humain à Notre-Dame, faite par le Pape et renouvelée par tant de fidèles, proclame les droits inviolables de Marie sur tout ce qui existe, de Marie Reine et Souveraine aux côtés du Christ-Roi et Seigneur, de Marie Médiatrice aux côtés du Christ Médiateur. Elle exalte la royauté vraie de Marie, sa royauté universelle, de caractère social comme celle du Christ ; elle reconnaît la « glorieuse Reine du Monde », ses victoires et le règne d'amour de son Cœur immaculé »[1].

Nous l'avons dit en saluant N.-D. de Fatima Reine du Monde, la royauté de Marie s'étend dans les mêmes directions et aussi loin que celle du Christ. Il n'y a de différence que dans le titre : pour le Christ, c'est un droit ; pour Marie, c'est un privilège.

Consécration officielle, sociale, universelle. Cela ne doit pas nous faire oublier qu'elle demande que nous la vivions, tous et chacun. De cette société : famille, nation, Eglise nous sommes les membres. Cette société existe pour nous, mais aussi par nous. Il est utile de le souligner. Quand nous parlons France ou Eglise, trop facilement nous en restons à des entités abstraites. Nous perdons de vue que la France est faite de Français et l'Eglise de fidèles, Français et fidèles dont nous sommes.

Le « Notre Père » est aussi une prière sociale. Quand nous le récitons, nous entendons bien pourtant prier aussi pour nous personnellement, surtout quand nous demandons notre pain quotidien ou le pardon de nos péchés. Souvenons-nous que la Consécration au Cœur immaculé de Marie qui lui dédie le monde entier, lui voue aussi chacun d'entre nous, notre personne, notre vie, notre activité, pour qu'elles soient toujours conformes aux désirs de Dieu.

[1] J. Thomas, *Consécration Mariale*, rapports et documents, Louvain, 1948, p. 44.

A l'occasion d'un Mois de Marie, Son Exc. Mgr Rastouil, évêque de Limoges, écrivait à ses diocésains : « En vue d'une consécration plus totale et plus nombreuse des âmes et des familles à Marie Immaculée, nous demandons que, cette année, le Mois de Marie soit célébré partout avec une grande ferveur et une grande confiance... Il faut que les âmes se consacrent et se sentent consacrées, c.-à-d. prêtes et entraînées volontairement dans un immense élan de confiance et d'abandon envers la Reine du ciel et de la terre ».

Comment ne pas vous répéter cette recommandation en ce Mois de Marie que nous avons dédié à N.-D. de Fatima, elle qui a dit : « Je reviendrai demander la consécration du monde à mon Cœur immaculé... Mais enfin mon Cœur immaculé triomphera ; la Consécration au Cœur immaculé se fera » ?

XXIX
La fête du Cœur Immaculé

Le 28 février 1945, paraissait le décret liturgique instituant la fête du Cœur Immaculé de Marie. Cette institution, qui venait couronner la Consécration du monde, réalisait le vœu de nombreux cardinaux, patriarches, archevêques, évêques, Supérieurs généraux d'ordres ou de congrégations religieuses.

Ce n'était pas une nouveauté totale, mais l'extension à toute l'Eglise, avec des modifications diverses, d'une fête existante. Elle était fixée au jour octave de l'Assomption.

Avec le temps rien ne fera plus pour la promotion du culte du Cœur de Marie que cette décision de l'Eglise. Mais ce que nous voulons, aujourd'hui, c'est méditer la liturgie de cette fête. Mieux que tout, cette prière officielle de l'Eglise peut nous renseigner sur l'esprit de cette dévotion : la prière révèle la loi de notre foi. Or ce qui domine, en cet office, c'est la confiance dans le Cœur de Marie, **Trône de la grâce et de la Miséricorde** de Dieu. Les paroles, souvent reprises du **Magnificat** (Alleluia, Offertoire) rappellent l'ardent amour de ce Cœur pour Dieu ; l'évocation de Marie au pied de la Croix (Evangile, Communion) nous dit son amour pour nous ; tel autre texte nous invite à son amour et à l'imitation de ses vertus (Collecte, Secrète). Mais l'esprit qui circule à travers toute cette messe est celui de la confiance, et l'Introït en donne bien la note : « Allons avec confiance au Trône de la grâce afin que nous obtenions la miséricorde et que nous trouvions la grâce dans son secours opportun » (Ps. XLIV, 2).

I. — Le Cœur de Marie, Trône de la grâce

Cet Introït coïncide avec celui de la messe de Marie Médiatrice. Il nous rappelle que cette fête a pour objet les maternelles bontés de Marie pour les hommes rachetés par le sang du Christ. Et ces maternelles bontés de Marie, ce sont moins ses faveurs et ses miracles, que l'incessante et universelle distribution par ses mains, des grâces nécessaires à notre sanctification.

La messe le redit, avec toute la beauté de la poésie inspirée. A l'Epître (Eccli., XXIV, 23, 31) la liturgie applique à N.-D. ce qui est dit de la divine Sagesse elle-même :

« Comme la vigne, j'ai produit des pousses charmantes, et mes fleurs ont donné des fruits de gloire et de richesse. Je suis la Mère du bel amour, de la crainte de Dieu, de la science et de la sainte espérance. En moi toute la grâce de la voie et de la vérité, en moi toute l'espérance de la vie et de la vertu. Venez à moi, vous tous qui me désirez et rassasiez-vous de mes fruits. Car mon souvenir est plus doux que le miel et ma possession plus douce que le rayon de miel. Ceux qui me mangent auront encore faim et ceux qui me boivent auront encore soif. Celui qui m'écoute n'aura jamais de confusion et ceux qui agissent par moi ne pécheront point. Ceux qui me mettent en lumière auront la vie éternelle. »

Le Trait de la messe votive pour le temps après la Septuagésime, emprunte le même langage :

« Et maintenant, mes fils, écoutez-moi : heureux ceux qui gardent mes voies ! Ecoutez l'instruction pour devenir sage : ne la rejetez pas. Heureux l'homme qui m'écoute, qui veille chaque jour à mes portes et qui en garde les montants ! Car celui qui me trouve a trouvé la vie et il puisera son salut du Seigneur » (Prov., VIII, 32-35).

La postcommunion exprime la même doctrine en langage plus courant :

« Renouvelés par vos divins présents, nous vous demandons, Seigneur, en suppliant, que par l'intercession de la bienheureuse Vierge Marie, dont nous venons de célébrer le Cœur immaculé, nous soyons délivrés des maux de la vie présente et nous obtenions les joies de la vie éternelle. »

Dans le Cœur de Marie, Médiatrice de toutes les grâces : celles du temps et de l'éternité, dans ce Cœur maternel, nous trouvons tout. L'enfant compte-t-il sur autre chose que sur le cœur de sa Mère ? Pourquoi nous inquiéter, ne pas avoir confiance, malgré les traverses de cette vie et les faiblesses de notre infirmité, si, en dépit de tout, nous nous appuyons sur le cœur de notre Mère ? Jacinte l'avait bien compris qui, sur son lit de mort, répétait à Lucie : « C'est par le Cœur immaculé de Marie que le bon Dieu veut nous accorder ses grâces. C'est à ce Cœur immaculé qu'il faut les demander... J'aime tant le Cœur immaculé de Marie ! C'est le Cœur de notre bonne Mère du ciel ! »

Si Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus, cette sainte de la confiance, pouvait dire : « On n'a jamais trop de confiance dans le bon Dieu si bon... », comment ne pas dire la même chose en pensant à la Ste Vierge ? On pourrait nous objecter que la bonté de Dieu est infinie et celle de la Ste Vierge limitée, comme toute perfection de la créature. Mais ce serait oublier que le bon Dieu a voulu Marie dans le plan de notre salut, comme sa Mère, oui, mais aussi comme la nôtre, afin de nous rendre plus sensible sa propre bonté, à cause de notre confiance filiale inconfusible en cette divine Mère.

II. — Cœur de Marie, Trône de la miséricorde

Parmi toutes les grâces de Dieu, plusieurs dépendent de la médiation de Marie à un titre tout spécial. Ce sont les grâces de miséricorde. Dans la pensée des fidèles, Marie est le « Refuge des pécheurs », le suprême espoir, la divine glaneuse qui ramasse les épis abandonnés et, dans l'enseignement des Docteurs, dans la prédication des saints, dans la liturgie de l'Eglise, est la « Mère de miséricorde ».

N'est-ce pas que, en dernière instance, on lui confie le sort de ceux qui nous sont chers et qui se sont éloignés de Dieu ? N'est-ce pas des miracles de conversion qu'elle opère à Lourdes, plus encore que des miracles de guérison ? N'est-ce pas à l'**Ave Maria** ou à sa Médaille miraculeuse que les religieuses garde-malades ou les prêtres appe-

lés au dernier moment, recourent pour obtenir le retour des pécheurs obstinés ?

Nous agissons ainsi, forts d'une l ngue expérience des miséricordes de Marie, et instruits par l'enseignement des saints. Leurs témoignages abondent. Qu'il nous suffise d'en appeler à S. Bernard, le parfait serviteur de Marie :

« O bienheureuse Vierge, dit-il, que celui-là se taise de votre miséricorde, qui se rappelle vous avoir jamais invoquée dans ses besoins, sans que vous l'ayiez assisté. C'est pourquoi, nous, vos petits serviteurs, nous nous réjouissons avec vous de vos autres vertus ; mais c'est nous-mêmes que nous félicitons de celle-ci. Nous louons votre virginité, nous admirons votre humilité, toutefois la miséricorde a plus d'attrait pour les malheureux ; elle leur est plus chère et plus aimable ; ils se la rappellent plus souvent, ils l'invoquent plus fréquemment : car c'est elle qui a obtenu la réparation du monde et le salut universel.

Qui donc, ô Vierge bénie, sera jamais capable de mesurer la longueur et la largeur, la hauteur et la profondeur de votre miséricorde ? Par sa longueur, elle assistera jusqu'au dernier des jours tous ceux qui l'implorent. Par sa largeur, elle s'étend jusqu'aux extrémités de l'univers. Sa hauteur monte jusqu'à la cité d'en haut pour en réparer les pertes, et sa profondeur descend jusqu'aux abîmes pour rendre à la liberté ceux qui étaient assis dans les ténèbres et l'ombre de la mort : car par vous le ciel a été rempli, l'enfer vidé, les ruines de la Jérusalem céleste relevées et la vie divine rendue aux misérables, en qui l'avait tué le péché » [1].

Aussi bien, n'est-ce pas la pensée de l'Eglise elle-même ? Ne dit-elle pas, à la messe de la vigile de l'Assomption : « Que la prière de la Mère de Dieu fasse agréer de votre clémence, ô Seigneur, les vœux que nous vous offrons ; car vous l'avez transférée de ce monde, afin qu'elle intercède en toute confiance auprès de vous, pour nos péchés. » Cela donnerait à penser qu'elle n'est Reine du ciel, que pour être la Reine des miséricordes de Dieu.

Des deux sortes d'œuvres par lesquelles se manifestent à nous les perfections de Dieu : sa sagesse, sa puissance, sa majesté, et qui sont les œuvres de justice ou de miséricorde, Dieu s'est réservé les œuvres de justice et accomplit par Marie les œuvres de miséricorde. Dans les châtiments qui frappent l'humanité coupable, jamais vous ne verrez la main de la Ste Vierge. Vous ne la verrez que pour écarter de nous le bras de Dieu qui se lève pour punir. Elle est la « Toute-Puissance suppliante ». Une Reine et une Mère ne peuvent jouer un autre rôle. Et puisque Dieu en a fait notre Mère et l'a sacrée Reine du ciel et de la terre, ce ne peut être que pour s'interposer, pour intercéder, pour implorer miséricorde.

Toutes les grâces de Dieu passent par ses mains, mais cela surtout que nous appelons « grâce », la grâce pour un coupable, la remise de sa peine et sa libération.

* *

Ainsi la dévotion au Cœur de Marie nous donne un sentiment de confiance en sa bonté et en sa miséricorde.

Certes, nous ne retranchons rien de ce que nous avons dit sur ce que doit être la véritable dévotion au Cœur immaculé de Marie : culte d'amour en vérité, imitation des vertus de son cœur, réparation de prière et de pénitence, consécration qui soit reconnaissance effective de ses droits sur nous. Pourtant, ce ne serait plus la dévotion au Cœur de Marie si elle n'était confiance en sa miséricorde malgré nos faiblesses, nos péchés, nos récidives. Marie est notre Mère, et la Mère, c'est celle qui pardonne, non seulement une fois, mais encore et toujours. C'est son rôle et l'inclination de son cœur d'éviter à ses enfants punitions et châtiments qu'ont mérité leurs fautes.

N'est-ce pas pour cette œuvre de miséricorde qu'elle apparaît si souvent : à la Salette, à Pontmain, à Lourdes ? Et les apparitions de Fatima ne laissent-elles pas cette impression dernière d'une nouvelle tentative de son Cœur ? Elle vient pour que finisse la guerre, pour nous préserver d'un cataclysme plus épouvantable encore, afin que les pécheurs se convertissent et n'aillent pas en enfer...

Reprenons, en terminant, l'invitation de notre Introït : « Allons avec confiance au trône de la grâce, afin que nous obtenions miséricorde et que nous trouvions la grâce dans son secours opportun. »

XXX

Les premiers samedis

Entre autres pratiques de dévotion à son Cœur immaculé, la T. S. V. a demandé, à Fatima, en plus de la Consécration du monde, la dévotion des premiers samedis du mois et tout spécialement de cinq premiers samedis consécutifs. « Je reviendrai demander la communion réparatrice des cinq premiers samedis du mois. » Ce sont là pratiques extérieures. Mais il est bon de rappeler ce qu'écrit à ce sujet S. L.-M. de Montfort :

« Quoique l'essentiel de cette dévotion consiste dans l'intérieur, elle ne laisse pas d'avoir plusieurs pratiques extérieures qu'il ne faut pas négliger.... parce que les pratiques extérieures bien faites aident les intérieures, soit parce qu'elles font ressouvenir l'homme, qui se conduit toujours par les sens, de ce qu'il a fait ou doit faire, soit parce qu'elles sont propres à édifier le prochain qui les voit, ce que ne font pas celles qui sont purement intérieures... »

Et il note aussi très justement qu'il ne les « appelle pas extérieures parce qu'on les fait sans intérieur, mais parce qu'elles ont quelque chose d'extérieur, pour les distinguer de celles qui sont purement intérieures » *(Traité*, n° 226).

Voyons donc successivement le bien-fondé de la dévotion des **premiers samedis** et des **cinq premiers samedis.**

I. — Les premiers samedis

Il est naturel à l'homme de commémorer les anniversaires et les fêtes. Ce lui est une occasion d'exprimer les sentiments de son cœur.

Ainsi est née la dédicace du samedi à la T. S. Vierge. La piété avait fait un jour saint du vendredi en souvenir de la Passion de N.-S. ; elle devait faire un jour saint du samedi en souvenir de la compassion de N.-D. Et il semble bien que les chrétiens aient surtout voulu honorer, à pareil jour, la foi vive et inébranlable de Marie en la Résurrection de son divin Fils, alors que cette foi s'était éteinte chez ses disciples et bien affaiblie même chez ses apôtres.

Telle est l'explication la plus courante du choix du samedi pour honorer spécialement la Sainte Vierge. Mais d'autres raisons ont dû y concourir : pour les juifs, devenus chrétiens, le souvenir du sabbat ; pour les chrétiens, venus du paganisme,

[1] *De l'Assomption de la B. V.*, Serm. IV, n° 8, *P. L.*, t. 183, 428.

la pensée d'avoir le jour de N.-D. comme il y avait le jour du Seigneur ; dans la suite, le développement du culte du Saint Cœur de Jésus et de Marie. Il est certain que cette dévotion remonte à une très haute antiquité par l'un ou l'autre de ses motifs, et qu'elle a précédé celle du vendredi en l'honneur de la Passion et du Sacré-Cœur.

Quoi qu'il en soit, l'histoire des saints nous donne de très beaux exemples de leur dévotion aux samedis de N.-D. Ce jour-là, S. Louis tenait à faire des aumônes encore plus abondantes aux pauvres de la Cité ; S. Charles Borromée et S. Alphonse de Liguori ont été de fidèles observateurs des pieuses pratiques du samedi : S. Alphonse prêchait en l'honneur de la Ste Vierge tous les samedis et S. Charles, en récompense de sa dévotion, mourut ce jour de N.-D. ; M. Olier, dont on sait le grand amour pour Marie, célébrait chaque samedi la sainte messe aux intentions de la Ste Vierge. La dévotion au samedi a donc de qui tenir.

L'Eglise a, en quelque sorte, confirmé cette piété de ses enfants. Elle a accordé des indulgences aux exercices du samedi. Et surtout elle a institué la messe votive de la Ste Vierge, pour les samedis sans fête spéciale. Dès sa 3e grande apparition, à Paray-le-Monial, probablement en 1674, le Sacré-Cœur qui s'était, jusqu'alors, révélé à Ste Marguerite-Marie comme le Cœur plein d'amour et de grâces, se montre ce jour-là surtout comme le Cœur incompris et méconnu. Il demande un culte d'amour réparateur. Et même il précise à la sainte messagère de son Cœur certaines pratiques qui compenseraient cette ingratitude de tant d'hommes : la communion fréquente, la communion réparatrice des premiers vendredis, la veillée avec lui au jardin des Oliviers ou l'Heure Sainte.

Rien d'étonnant que N.-D. de Fatima ne se soit pas contentée, elle non plus, de recommander la dévotion à son Cœur immaculé, mais qu'elle ait demandé à Lucie, la privilégiée des trois voyants, des pratiques concrètes et déterminées ? Rien d'étonnant, après ce que nous avons dit du Samedi, qu'elle ait choisi spécialement ce jour. Rien d'étonnant, puisqu'elle ne cherche pas sa gloire, mais celle de son Jésus, qu'elle ait voulu notamment la Sainte Communion.

Multiples et diverses ont été les pratiques des saints pour consacrer le samedi à la Ste Vierge : chapelet, prédication mariale, mortification, jeûne même, tel qu'il existe encore dans certaines congrégations, placées sous le patronage de Marie. Pour répondre à l'appel de N.-D. de Fatima, nous pouvons, nous aussi, céder à la pente et aux préférences de notre piété, à la condition toutefois d'y inclure la Sainte Communion. Il est bon pourtant d'indiquer que la pratique des premiers samedis depuis Fatima comporte : 1° le chapelet, 2° la communion réparatrice, 3° l'amende honorable au Cœur immaculé de Marie, 4° quelque sacrifice, dans la même intention de réparation.

Il était bon de l'indiquer et il sera très bien de s'y conformer. D'abord, parce que ces exercices sont tout-à-fait dans la ligne des apparitions de N.-D. de Fatima, la Reine du T. S. Rosaire, qui a révélé son Cœur immaculé comme le salut, et demandé la communion, la prière et le sacrifice pour la conversion des pécheurs. Ensuite, parce que l'Eglise a enrichi ces exercices de l'indulgence plénière accordée précédemment aux exercices en l'honneur de l'Immaculée Conception [1].

[1] Déclaration de la S. C. des Indulgences à Mgr l'évêque de Leira.

II. — Les cinq premiers samedis

Parmi les promesses faites par le Sacré-Cœur il en est une, la douzième et dernière, appelée la « grande promesse ».

« Un jour, écrit Marguerite-Marie à la Mère de Saumaise, en 1688, pendant la Sainte Communion, il dit ces paroles à son indigne esclave, si elle ne se trompe : Je te promets, *dans l'excessive miséricorde de mon Cœur*, que son amour pressant accordera à tous ceux qui communieront neuf premiers vendredis du mois, tout de suite, la grâce finale de la pénitence ; ils ne mourront pas en sa disgrâce, ni sans recevoir leurs sacrements, mon divin Cœur se rendant leur asile assuré en ce dernier moment. »

N.-S. avait demandé, depuis longtemps, à la Sainte Visitandine la Communion réparatrice des premiers vendredis. Ici, c'est une nouvelle pratique qu'il propose en y ajoutant la grâce insigne de la persévérance finale. C'est vraiment une « excessive miséricorde de son Cœur ».

N.-D. de Fatima, qui a consacré la dévotion du samedi en son honneur, a fixé, elle aussi, un nombre déterminé de premiers samedis consécutifs, cinq, pour la communion réparatrice...

Je sais tout ce qu'on peut objecter à ces pratiques précises. D'abord, elles donnent l'impression d'une arithmétique indigne de la T. S. Vierge : « qui commande en chef ne s'abaisse pas aux détails ». — Et puis cela ne fait-il pas de la dévotion une addition alors qu'elle est ferveur ? N'y a-t-il pas danger pour les âmes de se croire quittes, après avoir accompli de telles pratiques ? Etc., etc.

A quoi il faut répondre par les faits. C'est un fait que la piété s'est toujours traduite en séries déterminées : triduums, neuvaines, Quarante heures. Et s'il en est ainsi, c'est que cela répond à une exigence de notre nature, qui n'est pas seulement « esprit » mais qui est « esprit et corps ». Réfléchissons un peu à la conduite de l'Eglise. Quand elle nous a offert la grande indulgence jubilaire de l'Année Sainte, elle a posé des conditions chiffrées : par exemple la récitation de cinq **Pater, Ave** et **Gloria.** Elle célèbre pour les défunts le trentain grégorien, c.-à-d. trente messes consécutives pour le repos de l'âme d'un défunt et même autrefois, avant la réforme du Missel par Pie V (1572), elle avait déterminé la liste des messes que l'on devait dire pendant toute cette période. Elle encourage et bénit des neuvaines ou autres suites de prières.

Alors, sans aller plus loin, en pensant que le Sacré-Cœur a fait à Ste Marguerite-Marie la promesse des neuf premiers vendredis ou que N.-D. de Fatima a demandé, à la petite Lucie, la communion réparatrice, nous n'avons pas à nous perdre en explications symboliques. Jésus et Marie ont adapté à nos modes humains la dévotion à leurs Cœurs. Que serait la prière de beaucoup si n'existait la dizaine de chapelet ?

Au lieu de nous étonner, mieux vaudrait nous associer à ce mouvement suscité par les apparitions de Fatima. En plus des pratiques déjà indiquées pour le premier samedi, il est requis de se confesser — à moins qu'on ne l'ait fait déjà pour le premier vendredi — et de tenir compagnie au Cœur immaculé de Marie en méditant, pendant un quart d'heure, sur un ou plusieurs mystères du Rosaire. Par quoi les cinq samedis présentent une ébauche de la veillée sainte en l'honneur du Sacré-Cœur.

Sans compter le plaisir que nous ferons à la Ste Vierge et les grâces que nous en obtiendrons,

cette pratique profitera beaucoup à une meilleure récitation du Rosaire et à notre salut. Elle nous stimulera et nous habituera au rosaire médité, au lieu d'une suite d'**Ave** trop distraits ; elle assurera dans notre vie, ce quart d'heure de méditation auquel Ste Thérèse promettait le salut.

Les petites industries produisent souvent de grands effets, dans la vie religieuse comme dans la vie pratique.

* *

On doit, pour une bonne part, à la pratique des premiers vendredis, le développement de la communion fréquente, et donc un renouveau de la vie chrétienne car, selon le mot du P. Eymard : « le ciel couronne les saints, c'est l'Eucharistie qui les faits. »

Entrevoyons-nous alors le nouvel élan qu'apporterait à la vie eucharistique la pratique des premiers samedis, quelle transformation de vie elle opérerait, quelle ferveur nouvelle elle ferait circuler dans tout le corps mystique du Christ qu'est l'Eglise ? Elle ajusterait mieux aussi notre religion au plan providentiel de l'union indissoluble de Jésus et de Marie pour aller à Dieu, comme il comporte Jésus et Marie pour venir à nous. Elle multiplierait, enfin, ces communions réparatrices dont le monde a besoin pour écarter les châtiments de la justice divine.

Devant ces perspectives, comment ne pas redire avec Montfort : « Qu'aucun mondain donc, ni critique ne mette ici le nez pour dire que la vraie dévotion est dans le cœur, qu'il faut éviter ce qui est extérieur, qu'il peut y avoir de la vanité... » (Traité, n° 226). La vraie dévotion est dans le cœur, mais elle a besoin de se manifester même dans des riens en apparence... Notre pauvre vie humaine est faite de ces riens.

XXXI
Notre-Dame de Fatima

Pour clôturer ce Mois de Marie, ne faut-il pas essayer de tracer le portrait de N.-D. de Fatima ? Il a été tenté par les artistes ; deux statues, surtout, me semblent le mieux exprimer les grands enseignements de la Vierge apparue à la Cova da Iria : une Vierge en **N.-D. du Rosaire,** et une autre en **Vierge au Cœur Immaculé.**

Nous avons ainsi, résumées dans deux images de N.-D. de Fatima, les leçons que nous avons apprises d'elle au cours de ce mois.

I. — Notre-Dame du Rosaire

La représentation la plus commune de N.-D. de Fatima est celle de la Vierge du Rosaire. Elle fixa l'apparition telle qu'elle s'est produite aux yeux de Lucie, de François et de Jacinte et d'après leurs indications. Elle répond mieux à la réalité matérielle.

Entre les branches d'un chêne vert la Vierge se dresse, revêtue d'un long voile brodé d'or qui, de la tête, lui descend jusqu'aux pieds. Elle a les mains jointes, comme N.-D. de Lourdes, mais son visage plus jeune, au lieu de fixer ses regards vers le ciel, les abaisse vers les voyants. Enlacé à son bras droit, ou suspendu à ses mains jointes, tombe un chapelet ou un rosaire entier.

Bien que cette statue ressemble davantage à N.-D. de Lourdes qu'à la traditionnelle N.-D. du Rosaire remettant le chapelet à S. Dominique, on peut bien dire qu'elle est la Reine du Rosaire. Elle l'est par le long chapelet qui pend de son bras ou de ses mains ; elle l'est par son visage incliné vers les enfants pour leur recommander cette prière ; elle l'est par son attitude d'orante aux mains jointes. Et s'il convenait de la représenter ainsi parce que c'est ainsi qu'elle s'est montrée, cette figuration de Marie exprime bien aussi l'enseignement premier de Fatima : la pratique du chapelet.

Aussi bien, Marie s'est nommée elle-même, N.-D. du Rosaire, à la dernière apparition, le 13 octobre, après avoir déclaré qu'elle ne dirait son nom que ce jour-là. — Ajoutons, en empruntant la parole du Christ à propos de la loi, que N.-D. est venue non pas « supprimer mais parfaire » cette pratique de notre piété. Car si elle a réédité les dévotions du Rosaire : chapelet, fête, invocation de son Nom, il faut nous rappeler aussi qu'elle a demandé d'introduire une imploration spéciale après chaque dizaine : « Lorsque vous récitez le rosaire, ajoutez à la fin de chaque dizaine : O mon Jésus, pardonnez-nous ! Préservez-nous du feu de l'enfer. Conduisez au ciel toutes les âmes et aidez surtout celles qui en ont davantage besoin » (3e appar.). Sans doute, cela n'ajoute rien d'essentiel aux demandes de notre chapelet. Nous y disons déjà : « Pardonnez-nous nos offenses..., délivrez-nous du mal... », et : « Priez pour nous pauvres pécheurs... » Mais cela attire davantage notre attention, nous fixe des intentions spéciales recommandées par la Ste Vierge, et peut, ainsi, ranimer notre ferveur.

Aussi, ne saurions-nous blâmer, comme il arrive parfois, que certains aient pris l'habitude d'introduire cette prière dans leur chapelet, sous prétexte que 'Eglise ne l'a pas sanctionnée. Il est bien d'autres méthodes pour mieux dire le Rosaire que l'Eglise n'a pas recommandées officiellement et qui sont pourtant d'un usage courant : telle la méthode de S. L.-M. de Montfort pour dire avec fruit le Saint Rosaire. Et la reconnaissance générale par l'Eglise du surnaturel des faits de Fatima comporte au moins cela qu'elle n'y reconnaît rien contre la foi, ni les mœurs, ni sa discipline.

Aussi puisque nous pouvons croire, d'une pieuse croyance, ce que la Ste Vierge a révélé à Fatima, puisqu'elle a demandé l'insertion de cette prière, puisque cette pière est de nature à favoriser la récitation du chapelet, loin de critiquer ceux qui l'ont adoptée, peut-être ferions-nous bien de suivre leur exemple. Le Chapelet ne s'en trouve pas modifié. Il ne devient pas une autre prière qui perdrait les indulgences dont l'Eglise l'a si largement enrichi.

Nous pourrions, au contraire, y trouver un aliment nouveau pour une plus grande piété : parce que cette invocation a été demandée par la Ste Vierge, et parce qu'elle évoque pour nous cette merveilleuse histoire de la miséricorde de Marie venue, une fois encore, nous supplier de l'aider, par nos prières et nos sacrifices, et surtout par son rosaire, à sauver les pauvres pécheurs.

II. — Notre-Dame du Cœur Immaculé

Une autre statue représente N.-D. de Fatima avec son cœur entouré d'épines, peint sur sa poitrine. Cela la rapproche de nos images traditionnelles du Sacré-Cœur. Mais cette représentation s'inspire aussi des révélations de Lucie, la principale voyante de Fatima.

Le 13 juin 1917, après avoir parlé de son Cœur immaculé, la Ste Vierge étendit largement les mains vers les voyants et projeta sur eux des rayons de lumière. Et la Ste Vierge tenait, dans

la main droite, un Cœur entouré d'épines qui le piquaient de toute part, pour leur faire comprendre les blessures que lui causaient nos péchés. « Il me semble, poursuit la voyante, que ce jour-là la lumière eut pour but de verser en nous une connaissance et un amour particuliers du Cœur immaculé de Marie, comme d'autrefois elle nous a infusé la connaissance et l'amour du bon Dieu et du mystère de la Sainte Trinité. Depuis ce jour, en effet, nous éprouvâmes un amour plus ardent pour le Cœur immaculé de Marie. » Et nous savons que la Ste Vierge a favorisé sa voyante de nouvelles apparitions et révélations, où elle s'est montrée avec son Cœur entouré d'épines sur sa poitrine.

Cette image de N.-D. de Fatima n'est donc pas pur symbolisme, inventé pour représenter le grand message des apparitions. Ce symbolisme appartient aux apparitions, ce qui donne à cette statue un cachet historique.

Même imaginé après coup pour exprimer les révélations de N.-D. de Fatima, ce symbolisme aurait assez de valeur pour retenir notre attention et mériter notre agréement. Ne traduit-il pas de façon expressive, comme les statues du Christ qui nous découvre son Cœur, cette partie du message de Fatima auquel l'Eglise semble avoir attaché le plus d'importance : l'élan nouveau donné à la dévotion au Cœur immaculé ? Et donc nous aimons cette image, pour tout ce qu'elle apporte d'honneur extérieur au culte du Cœur immaculé de Marie et de tout ce qu'elle peut promouvoir de culte intérieur de notre part.

Elle nous rappelle que Marie est avant tout un cœur, un cœur maternel, qui nous aime et qui mérite notre amour ; elle nous rappelle qu'il est un cœur douloureux à cause de nos péchés et qui attend de nous, avec l'amour, la prière et le sacrifice de réparation ; elle nous rappelle que l'élémentaire réparation c'est de nous amender nous-mêmes, de recouvrer la pureté du cœur, de demeurer dans cette pureté, en un mot de nous consacrer à son Cœur immaculé.

Répandre cette image de N.-D. au Cœur immaculé, c'est contribuer à répandre autour de nous cette partie capitale de son message. N.-D. du Rosaire de Fatima ne dit pas tout. Mais le chapelet dans ses mains et son Cœur sur sa poitrine affichent plus en relief, sous nos yeux, le double enseignement des apparitions : dévotion du chapelet et dévotion au Cœur immaculé. Nous allons à Jésus par Marie ; mais cette dévotion à Marie n'aurait-elle pas avantage à s'exprimer dans la dévotion à son Cœur immaculé ? Nous nous trouverons ainsi, tout de suite, dans une spiritualité d'amour. Ceux qui se sont donnés totalement âme, corps et biens à la T. S. Vierge à la manière d'un Montfort se retrouveront ici dans leur élément. N'est-ce pas lui qui chante :

Chrétien, par le Cœur de Marie
On aime le Cœur de Jésus,
Puisque Jésus a pris la vie
Dans son Cœur et dans ses vertus.
Du sang de son Cœur tout de flamme,
Le Cœur de Jésus est formé ;
Ils n'ont qu'un Cœur ; ils n'ont qu'une âme,
L'un et l'autre doit être aimé.
Chère âme, montez en cachette
Par ce Cœur tendre au Cœur Très-Haut !
Vous deviendrez bientôt parfaite
En aimant ce Cœur comme il faut.

Ainsi faisait déjà Ste Marguerite-Marie ; elle ne séparait pas le Cœur de Jésus du Cœur de Marie.

* *

Ces deux images contiennent l'essentiel.

Nous ne nous rappellerons peut-être pas toute l'histoire de Notre-Dame de Fatima, encore qu'elle soit plus facile à retenir : six apparitions à trois enfants en l'espace de six mois, du mois de Marie au mois du Rosaire, et toujours à la même date du 13, à la même heure de midi. — On pourra épiloguer sur l'influence de ces apparitions dans le renouveau du Portugal, et trouver bien faible l'espoir qu'elles nous apportent d'un retour de la Russie à l'Eglise et à Dieu. — Nous n'embrasserons peut-être pas toutes les pratiques de piété qui sont nées ou qui se sont développées à la suite de cette sensationnelle manifestation de la Ste Vierge, qui a assemblé les plus grandes foules qu'on ait jamais vues rassemblées pour escorter son image.

Mais si nous pratiquons mieux le rosaire, si nous aimons mieux ce Cœur qui nous a tant aimés, ce n'est pas en vain que la T. S. Vierge se sera montrée, à nouveau, à la terre pour essayer de nous sauver. Notre-Dame de Fatima, N.-D. du Rosaire et du Cœur Immaculé, aura été encore une fois « notre Vie, notre Douceur et notre Espérance ».

FIN

EN ECOUTANT LE PAPE

I

Directives aux chefs d'entreprise

...La grande misère de l'ordre social, c'est qu'il n'est pas profondément chrétien, ou réellement humain, mais uniquement technique et économique, et qu'il ne repose point sur ce qui devrait être sa base et le fondement solide de son unité, c'est-à-dire le trait commun des hommes venant de la nature et de ce qu'ils sont fils de Dieu par la grâce de l'adoption divine.

Quant à vous, qui êtes résolus à introduire ce facteur humain en toutes choses dans l'entreprise, parmi les divers échelons et services qui la composent, dans la vie sociale et publique, au moyen de la législation et de l'éducation du peuple, vous vous efforcez de transformer la masse qui resterait amorphe, inerte, inconsciente, à la merci des agitateurs intéressés, dans une société dont les membres, distincts entre eux, constituent cependant, chacun selon son rôle, l'unité d'un seul corps...

Chers Fils, on parle beaucoup aujourd'hui d'une réforme de la structure de l'entreprise, et ceux qui y poussent pensent en premier lieu à des modifications juridiques entre ceux qui en font partie, qu'ils soient patrons ou employés incorporés dans l'entreprise en vertu du contrat de travail.

Il ne nous est cependant pas possible, en y réfléchissant, de ne pas apercevoir les tendances qui se glissent dans ces mouvements, lesquels n'appliquent pas — comme il conviendrait — les règles indiscutables du droit naturel aux transformations occasionnées par les circonstances, mais les bannissent tout simplement. C'est pourquoi, dans Nos discours du 7 mai 1949 à l'*Union internationale des Associations patronales catholiques*, et du 3 juin 1950 au *Congrès international d'études sociales*, Nous Nous sommes opposé à ces tendances, non point, en toute vérité, pour favoriser les intérêts matériels d'un groupe plutôt que d'un autre, mais pour raffermir la sincérité et la tranquillité de conscience de tous ceux qui sont intéressés à ces problèmes.

Car Nous ne pouvions ignorer les altérations qu'on fait subir aux paroles de haute sagesse de Notre glorieux Prédécesseur Pie XI, en accordant le poids et